



**HAL**  
open science

## L' Istros d'Hérodote

Anca Dan

► **To cite this version:**

Anca Dan. L' Istros d'Hérodote. *Dacia, revue d'archéologie et d'histoire ancienne*, 2011, 55, pp.25-56. ⟨hal-02435563⟩

**HAL Id: hal-02435563**

**<https://hal.science/hal-02435563v1>**

Submitted on 15 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

ACADÉMIE ROUMAINE  
INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE « V. PÂRVAN »

# D A C I A

REVUE D'ARCHÉOLOGIE  
ET D'HISTOIRE ANCIENNE

NOUVELLE SÉRIE

LV

**2011**



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

## RÉDACTION

*Rédacteur en chef :*

ALEXANDRU VULPE

*Collège de rédaction :*

MARIA ALEXANDRESCU VIANU (București), ALEXANDRU AVRAM (Le Mans), DOUGLAS W. BAILEY (San Francisco), MIHAI BĂRBULESCU (Cluj-Napoca), PIERRE DUPONT (Lyon), SVEND HANSEN (Berlin), ANTHONY HARDING (Exeter), RADU HARHOIU (București), ATTILA LÁSZLÓ (Iași), SILVIA MARINESCU-BÎLCU (București), MONICA MĂRGINEANU-CÂRSTOIU (București), VIRGIL MIHAILESCU-BÎRLIBA (Iași), JEAN-PAUL MOREL (Aix-en-Provence), IOAN PISO (Cluj-Napoca), CLAUDE RAPIN (Aix-en-Provence), WOLFRAM SCHIER (Berlin), VICTOR SPINEI (Iași), ALEXANDRU SUCEVEANU (București)

*Rédacteur en chef adjoint :*

FLORIAN MATEI-POPESCU

*Comité de rédaction :*

CRISTINA ALEXANDRESCU, IULIAN BÎRZESCU, ALEXANDRU DRAGOMAN, EUGEN NICOLAE, ALEXANDRU NICULESCU, CONSTANTIN C. PETOLESCU, DANIEL SPÂNU

*Secrétaire de rédaction :* LILIANA ZAHARIA

*Rédaction éditoriale :* MONICA STANCIU

*Informatique éditoriale :* LUIZA STAN

Toute commande sera adressée à :

**EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE**, Calea 13 Septembrie nr. 13, sector 5, 050711, București, România ;  
Tél. 4021-318 8146, 4021-318 8106, Fax 4021-318 2444, E-mail : edacad@ear.ro  
**ORION PRESS IMPEX 2000 S.R.L.**, P. O. Box 77-19, sector 3, București, România ; Tél./Fax : 4021-610 6765,  
4021-210 6787, Tél. 0311 044 668, E-mail : office@orionpress.ro  
**S.C. MANPRES DISTRIBUTION S.R.L.**, Piața presei Libere, nr. 1, Corp B, Etaj 3, Cam. 301-302, sector 1,  
București, Tel.: 4021 314 63 39, fax: 4021 314 63 39, E-mail: abonamente@manpres.ro, office@manpres.ro,  
www.manpres.ro

Les manuscrits et les périodiques proposés en échange, ainsi que toute correspondance seront adressés à la Rédaction : Institut d'Archéologie « V. Pârvan », 11, rue H. Coandă, 010667 Bucarest, Roumanie, Tél./Fax 4021 212 88 62, E-mail : redactie\_iab@yahoo.com



ACADÉMIE ROUMAINE  
INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE «V. PÂRVAN»

**DACIA LV, 2011**

REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE  
JOURNAL OF ARCHAEOLOGY AND ANCIENT HISTORY  
ZEITSCHRIFT FÜR ARCHÄOLOGIE UND GESCHICHTE DES ALTERTUMS  
ЖУРНАЛ АРХЕОЛОГИИ И ДРЕВНЕЙ ИСТОРИИ

SOMMAIRE  
CONTENTS  
I N H A L T

*ÉTUDES*

GHEORGHE ALEXANDRU NICULESCU, Culture-historical archaeology and the production of knowledge on ethnic phenomena .....	5
ANCA DAN, L'Istros chez Herodote .....	25
MONICA MĂRGINEANU CĂRSTOIU, Un chapiteau ionique de Callatis. Observations sur la composition des chapiteaux hellénistiques avec le canal décoré.....	57
CONSTANTIN C. PETOLESCU, Villes de la Dacie Romaine.....	83
IOAN PISO, OVIDIU ȚENȚEA, Un nouveau temple Palmyrénien à Sarmizegetusa .....	111
FELIX MARCU, The construction of the Roman forts in Dacia .....	123
MIHAIL ZAHARIADE, Two problems of topography and historical geography in Dobrudja.....	137

*DISCUSSIONS*

CARMEN MARIA PETOLESCU, L'Enigma delle monete ΚΟΣΩΝ .....	149
MIHAI OVIDIU CĂȚOI, Autour de la localisation du monastère d'Halmyrissos de <i>Vita Sancti Hypatii</i> .....	183

*COMPTE RENDUS*

K. Strobel, <i>Kaiser Traian. Eine Epoche der Weltgeschichte</i> , Regensburg, 2010, 479 p. + 31 fig. + 3 mape ( <i>Florian Matei-Popescu</i> ) .....	203
Cristoforo Grotta, <i>Zeus Meilichios a Selinunte</i> , <i>Historica</i> 9, Giorgio Bretschneider Editore, Roma, 2010, XVII+331 p., 26 figs., 36 tavv ( <i>Adrian Robu</i> ) .....	207
P. Metcalf, <i>The life of the Longhouse. An archaeology of Ethnicity</i> , New York: Cambridge University Press, 2010, 345 p (list of figures, 1 appendix, 2 indexes), 19 figures ( <i>Alexandra Ghenghea</i> ).....	209

<i>ABRÉVIATIONS</i> .....	213
---------------------------	-----

# L'ISTROS CHEZ HERODOTE<sup>1</sup>

.... în bălțile Dunării, în Țara de dincolo de negură...

Mihail Sadoveanu

ANCA DAN\*

**Abstract** : The study of Herodotus' Istros, almost neglected during the last half of century, can be approached from a double perspective: this river is the limit of the *oikoumene* and its mouth corresponds to the Northern extremity of the world's axis. Also, this river is the geographic, historic and symbolic frontier of Scythia; however, its hydrographic basin, whose identification with the real streams is still problematic, represents the geohistoric and imaginative spine of the European region it crosses. By making use of literary, historical and archaeological data, I try to explain Herodotus' view of the river, the traditions upon which the author builds his own conceptions and the coherence of the geographic and historic functions the Father of History confers to *his* Istros.

**Keywords** : Herodotus, Danube/Istros, affluents, Nile, Black Sea, Scythia.

**Rezumat** : Studiul Istrului la Herodot, întreprins rareori în ultima jumătate de secol, poate fi abordat dintr-o dublă perspectivă. La scară mondială, acest fluviu este o limită prin excelență și gura sa de vărsare corespunde extremității nordice a axului lumii locuite. La nivel regional, Istrul este o frontieră geografică, istorică și simbolică a Sciției; dar, în același timp, bazinul său hidrografic, cu afluenții care nu sunt ușor de regăsit în realitate, este coloana vertebrală a regiunii europene pe care marele fluviu o traversează. Utilizând date literare, istorice și arheologice, această contribuție explică viziunea herodoteană asupra acestui fluviu, tradițiile pe care baza cărora autorul și-a construit propriile lui concepții și coerența funcțiilor geografice și istorice pe care Părintele istoriei le conferă Istrului *lui*.

**Cuvinte-cheie** : Herodot, Dunărea/Istrul, afluenți, Nil, Marea Neagră, Sciția.

## Index

Avant-propos.

1. L'Istros, marque du Nord de l'œkoumène

1.1. Le Nord et le Sud selon la tradition archaïque et classique connue d'Hérodote : des héros, des hommes et des fleuves

---

\* Topoi Exzellenzcluster, Deutsches Archäologisches Institut, anca.dan@topoi.org

<sup>1</sup> Cet article a été présenté sous la forme d'une communication à la Société roumaine d'études classiques, le 11 février 2010 : je remercie ici Prof. Gabriela Creția, qui a eu l'initiative de cette conférence, les membres de la Société et son président, Prof. Alexandru Barnea et, tout particulièrement, Acad. Alexandru Vulpe, aux séminaires duquel j'ai découvert, il y a dix ans, cette problématique. Il a mis à ma disposition tous ses articles touchant à la géographie historique hérodoteenne et a rendu possible la présente publication. Pour la documentation, j'ai également été aidée par Dr. Sorin Ailincăi et par Prof. Liviu Franga. Ces idées ont été présentées en décembre 2009 dans la thèse de doctorat concernant « *La Plus Merveilleuse des Mers : recherches sur la représentation de la mer Noire et de ses peuples dans les sources antiques, d'Homère à Ératosthène* », actuellement soumise pour publication dans la collection *Terrarum Orbis* de Brepols. Elles ont bénéficié des conseils avisés des Professeurs Patrick Gautier-Dalché, Alexandru Avram, Francesco Prontera et Giusto Traina. J'exprime également ma grande reconnaissance à Prof. George Tolia, qui m'a accueillie en tant que boursière Onassis à l'Institut des Recherches Néohelléniques d'Athènes, ainsi qu'à Prof. Hans-Joachim Gehrke, qui dirige mon travail dans le cadre de TOPOI Excellence Cluster, au DAI Berlin.

Toutes les traductions sont personnelles. Les textes tiennent compte des principales variantes enregistrées par les éditions majeures.

- 1.2. La polarité Istros-Nil chez Hérodote
    - 1.2.1. L'alignement des embouchures
    - 1.2.2. Deux cours analogues
  - 2. L'Istros et la Scythie
    - 2.1. L'Istros comme frontière : Istros-Araxes *versus* Istros-Tanaïs
    - 2.2. L'Istros, axe fluvial du monde scythe
    - 2.3. Les affluents de l'Istros
- Conclusion

### Avant-propos

Qu'est-ce qu'est l'Istros d'Hérodote ? Malgré l'importance du sujet, la présence du fleuve dans les *Histoires* n'a pas fait l'objet d'une recherche systématique. Pour toute étude littéraire, on doit se rapporter encore au recueil des mentions antiques, publié par Karl Brandis dans la RE, au tout début du siècle dernier<sup>2</sup>. Dans les années '60, Roger Dion et Emil Condurachi ont rédigé chacun des contributions historiques considérées encore indispensables, bien que largement dépassées, en raison du progrès des études historiques et archéologiques<sup>3</sup>. Depuis, Alexandru Vulpe est revenu à plusieurs reprises, sur les traces de Vasile Pârvan, aux problèmes insolubles de la géographie historique hérodotéenne, mettant à profit sa connaissance de l'archéologie carpatodanubienne<sup>4</sup>. Mais aucun examen critique de l'ensemble des éléments qui participent à la description de l'Istros chez Hérodote et dans la tradition hérodotéenne, d'un point de vue littéraire, historique ou géographique, n'a été publié.

Pourtant, la question est d'un intérêt indéniable à la fois pour les spécialistes du monde thraco-scythe que pour ceux de l'histoire des représentations grecques des espaces. Hérodote est le support fondamental pour tous ceux qui veulent encore proposer des correspondances historiques aux entités géographiques identifiées par l'archéologie. Or, avant l'arrivée des Romains sur le littoral occidental du Pont-Euxin, c'est-à-dire avant les témoignages de Strabon, de Pline l'Ancien et de Ptolémée, aucun autre auteur ancien dont nous avons conservé l'œuvre n'offre autant d'informations sur la région. De plus, Hérodote est un exemple d'excellence dans l'écriture antique des fleuves en tant qu'axes et en tant que frontières. Son texte est le modèle d'une *forma orbis* qui allait s'imposer dans toute la géographie prémoderne. Son image de l'Istros, comme celle du Nil, se fait l'écho d'une longue tradition de constructions mentales de l'œkoumène, qui commence probablement même avant l'époque archaïque (« ionienne ») et qui continue à l'époque classique (« athénienne »)<sup>5</sup>.

Eu égard aux études historiographiques récentes, une précision méthodologique s'impose. Il n'est pas question de dissocier, comme le voulait jadis la tradition philologique, Hérodote le géographe d'Hérodote l'historien. En règle générale, la géographie fait l'histoire et l'histoire fait la géographie. C'est en fonction de la perception qu'il a d'une unité géographique liée à un événement passé que l'historien

<sup>2</sup> *Danuvius* 1, RE IV, 1901, col. 2103-2132 (col. 2110-2111). Une partie de ces textes sont référencés dans des recueils de sources traduites, comme ceux de V. Iliescu, V.C. Popescu, G. Ștefan, *Fontes ad historiam Dacoromaniae pertinentes I. Ab Hesiodo usque ad Itinerarium Antonini*, București, 1964, de Z. Gočeva, A. Fol, G. Mihailov, V. Tăpkova-Zaimova (éd.), *Fontes Historiae Thraciae Thracumque*, Serdicae, 1981, ou de D.M. Zličić, *Pregled grčkih i rimskih izvora o Panoniji*, ZAnt 28, 1978, p. 351-359.

<sup>3</sup> R. Dion, *Le Danube d'Hérodote*, RPh 94, 1968, p. 7-41 ; E. Condurachi, *Dunărea în orizontul geografic antic*, SCIV 20, 1969, p. 533-540, et *Le Danube dans l'horizon géographique ancien*, Starinar N.S. 20, 1969, p. 29-34.

<sup>4</sup> V. Pârvan, *Considerațiuni asupra unor nume de râuri daco-scitice*, Bucarest, 1923 ; A. Vulpe, *Ptolemy and the Ancient Geography of Moldavia*, StCl 6, 1964, p. 233-246 ; *Limita de vest a Sciției la Herodot*, StCl 24, 1986, p. 33-44, *Die Westgrenze Skythiens bei Herodot*, dans *Thracia Pontica 4. Les Agglomérations côtières de la Thrace avant la colonisation grecque. Les sites submergés. Méthodes des recherches. Quatrième symposium international, Sozopol 6-12 octobre 1988*, Sofia, 1991, p. 177-196, et *Din nou despre geografia antică a Moldovei la vest de Prut*, dans T. Teoteoi, B. Murgescu et Ș. Solcan (éd.), *Fațetele istoriei. Existențe, identități, dinamici. Omagiu academicianului Ștefan Ștefănescu*, București, 2000, p. 407-419 ; cf. *Dacia înainte de romani*, dans M. Petrescu-Dîmbovița et A. Vulpe (éd.), *Istoria românilor I. Moștenirea timpurilor îndepărtate*, București, 2001, p. 399-450. La dernière contribution sur ce thème, publiée par Marius Alexianu, *Perceptions subjectives du Danube chez les auteurs grecs et latins*, Istros 14, 2007, p. 27-39, est décevante.

<sup>5</sup> Cf., e.g., les textes examinés par P. Kochanek, *Die Vorstellung vom Norden und der Eurozentrismus. Eine Auswertung der patristischen und mittelalterlichen Literatur*, Mainz, 2004.

invente sa matière descriptive et narrative. Aussi, lorsqu'il possède certains témoignages historiques qu'il juge dignes de confiance, Hérodote se considère en droit de faire coïncider les contours géographiques, dont il a pu prendre connaissance par différentes sources aujourd'hui inconnues, avec les exigences de son récit. Dans le cas de l'Istros, présenté dans le contexte des avancées perses en Égypte et en Scythie, il n'invoque ni l'autopsie (ὄψις), ni les témoignages directs (ἀκούη), fondements habituels de sa démarche *historique*. Son fleuve est donc une pure construction intellectuelle. Pour l'expliquer, on doit prendre en compte, en égale mesure, les connaissances géographiques et les connaissances historiques qui transparaissent dans le texte, et on doit tenter de saisir l'articulation de ces connaissances dans la reconstitution de l'expédition scythe de Darius.

Ainsi, dans cet article, nous chercherons à savoir ce qu'Hérodote a pu apprendre de l'Istros et ce qu'il en a tiré pour construire sa carte mentale, cadre déterminant de ses *Histoires*. En d'autres termes, nous traiterons l'Istros comme composante de l'espace-temps hérodotéen, construite sur la vraisemblance des faits qu'elle détermine et qui la détermine. Nous discuterons tout d'abord la question de la mappemonde mentale de l'historien, marquée par la construction analogique du Nord et du Sud. La tradition archaïque, qui faisait de l'Istros et du Nil les bannières du monde habité, n'explique pas le parallélisme des embouchures et des cours des deux fleuves, pour lequel Hérodote réclame une originalité certaine : il ne s'appuie pas seulement sur les antécédents archaïques de la mappemonde mentale mythique, illustrée par Hésiode, mais aussi sur la réalité historique de l'expansion perse et sur des connaissances scientifiques disponibles dans l'Égée à partir du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Dans la deuxième partie, en discutant le rôle de l'Istros dans la construction mentale du pays scythe, nous nous référerons, tout d'abord, à l'Istros comme frontière et mettrons en avant un ancien parallélisme entre l'Istros et l'Araxe. Dans un second temps, nous étudierons le rôle de l'Istros comme colonne vertébrale d'une Scythie schématisée en carré et « habillée » par ses multiples peuples. Enfin, en nous concentrant sur le bassin fluvial lui-même, nous évoquerons les identifications problématiques de certains hydronymes et essayerons de retrouver, du moins pour certains d'entre eux, les mécanismes des « erreurs » géographiques présentes dans le λόγος scythe.

## 1. L'Istros et le Nil, jalons polarisants de l'œkoumène

### 1.1. Le Nord et le Sud selon la tradition archaïque et classique connue d'Hérodote : des héros, des hommes et des fleuves

Hérodote construit son monde selon les critères de l'analogie et de la polarité<sup>6</sup>. Sur sa carte mentale, l'œkoumène s'inscrit entre l'Istros, au Nord, et le Nil, au Sud, deux entités géographiques à la fois symétriques et antithétiques. Avant de discuter la polarité « scientifique » selon laquelle sont construites les représentations des deux fleuves dans les *Histoires*, il convient de retracer brièvement l'histoire de l'opposition Nord-Sud dans la pensée grecque préclassique, sur laquelle Hérodote s'appuie.

Une des plus anciennes formes mythopoiétiques sous laquelle cette bipolarité de l'œkoumène nous a été transmise – et dont les auteurs anciens se montrent conscients<sup>7</sup> – est celle de l'adversité entre deux héros. Dans le *Cycle Troyen*, le Sud est représenté par Memnon : ce roi des Éthiopiens, fils d'Éôs, déesse-lumière compagne du Soleil, vient du Midi et y retourne, sur les bras de sa mère, après le duel

<sup>6</sup> Voir G.E.R. Lloyd, *Polarity and Analogy: Two Types of Argumentation in Early Greek Thought*, Cambridge, 1966, et, plus particulièrement, *Herodotus on Egyptians and Libyans*, dans *Hérodote et les peuples non-Grecs. Entretiens Fondation Hardt 35*, Vandoeuvres-Genève, 1990, p. 215-253 ; aussi A. Corcella, *Erodoto e l'analogia*, Palermo, 1984 (en dépit des critiques de D. Fehling, dans CR 36.2, 1986, p. 310-311), et, dans une perspective plus large, P. Cartledge, *The Greeks: a Portrait of Self and the Others*, Oxford, 2002<sup>2</sup> (1<sup>ère</sup> éd. 1993). Sur la capacité heuristique d'Hérodote d'utiliser ces deux principes pour exploiter mieux les connaissances empiriques, accumulées par lui-même ou par ses prédécesseurs, voir D. Lateiner, *The Empirical Element in the Methods of Early Greek Medical Writers and Herodotus: a Shared Epistemological Response*, Antichthon 20, 1986, p. 1-20, et *The Historical Method of Herodotus*, Toronto, 1989, ainsi que D. Müller, *Herodot-Vater des Empirismus?*, dans G. Kurz, D. Müller, W. Nicolai (éd.), *Gnomosyne: menschliches Denken und Handeln in der frühgriechischen Literatur. Festschrift für Walter Marg zum 70. Geburtstag*, München, 1981, p. 299-318.

<sup>7</sup> Cf. Apollodore (244 F 157f *apud* Strabon 1.2.35), opposant le Pont et l'Égypte.

physique et psychostatique qui lui causa la mort<sup>8</sup>. Le Nord est lié à l'image du terrible ennemi de Memnon, Achille, fils de la déesse des profondeurs marines, Thétis : c'est du Nord que sont venus deux des grands ennemis, Rhésos et Penthésilée, qu'Achille a tués ; c'est dans le Nord que sa mère l'amène, du moins si l'Île Blanche était déjà connue comme septentrionale au moment de la mise en texte de l'*Éthiopide*. Le poète auquel on attribue cette épopée perdue depuis la fin de l'Antiquité, Arctinos de Milet, est une figure plus ou moins légendaire cristallisée entre le VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il est donc impossible d'être plus précis sur la date de la fixation de son poème et sur ses connaissances géographiques. On sait néanmoins qu'au cours du VII<sup>e</sup> ou au tout début du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Alcée présentait Achille comme le « maître de la Scythie » (« ... Ἀχίλλευς ὁ τὰς Σκυθίικας μέδεις »)<sup>9</sup>.

La même opposition entre Nord et Sud a été traduite, très tôt, en termes ethniques. Dans le corpus hésiodique, on trouve un contour du monde tracé par l'énumération des noms « des Éthiopiens, des Libyens et des Scythes trayeurs-de-cavales / Αἰθιοπιάς τε Λίβυς τε ἰδὲ Σκύθας ἰππημολγούς »<sup>10</sup>. De manière encore plus explicite, dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les exégètes homériques « présocratiques » inscrivent le monde habité entre les Éthiopiens et les Thraces, voire les Scythes. Ainsi, Xénophane de Colophon oppose « Αἰθιοπῆς τε <θεοὺς σφετέρους> σιμοὺς μέλανάς τε / Θρηκῆς τε γλαυκοὺς καὶ πυρροὺς <φασὶ πέλεσθαι> // <on dit que> les Éthiopiens sont semblables à <leurs dieux>, peaux noires, nez camards / et les Thraces, visages-pâles et cheveux rouges... »<sup>11</sup>. D'après Strabon, Homère lui-même et, les « Anciens » en général, auraient inscrit leur monde entre de telles limites barbares, bien avant le rectangle d'Éphore :

1.2.27-28 (cf. 1.1.13)

φημί γὰρ κατὰ τὴν τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων δόξαν, ὥσπερ τὰ πρὸς βορρᾶν μέρη τὰ γνώριμα ἐνὶ ὀνόματι Σκύθας ἐκάλουν ἢ νομάδας, ὡς Ὅμηρος, ὕστερον δὲ καὶ τῶν πρὸς ἐσπέραν γνωσθέντων Κελτοὶ καὶ Ἰβηρες ἢ μικτῶς Κελτίβηρες καὶ Κελτοσκύθαι προσηγορεύοντο, ὑφ' ἓν ὄνομα τῶν καθ' ἕκαστα ἔθνῶν ταπτομένων διὰ τὴν ἄγνοιαν, οὕτω τὰ μεσημβρινὰ πάντα Αἰθιοπίαν καλεῖσθαι τὰ πρὸς ὠκεανῶ. [...] Μηνύει δὲ καὶ Ἐφωρος τὴν

Je suis l'opinion des anciens Grecs : de même qu'ils appelaient les parties <de l'humanité> qu'ils connaissaient vers le nord par le nom unique de « Scythes » ou de « nomades », comme Homère, et de même que, plus tard, quand furent connues les parties de l'Occident, ils les appelaient Celtes et Ibères ou, en mélangeant, Celtibères et Celtoscythes, rangeant ainsi, par ignorance, sous un nom unique des peuples différents, de la même manière toutes les parties méridionales <du monde> jusqu'à l'Océan étaient appelées « Éthiopie ». [...] Éphore<sup>a</sup> aussi signale l'ancienne opinion concernant l'Éthiopie. Dans son

<sup>8</sup> Cf. *Odyssée* 1.22-24 ; 4.82-85 ; 5.282-283. De fait, contrairement à l'interprétation historicisante la plus commune (à partir de U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Homerische Untersuchungen*, Berlin, 1884, p. 17-18), qui voit dans ces deux dernières références homériques à Memnon une évocation de l'Orient, nous retrouvons ici, avec Strabon (1.2.10 et 24-28, citant Eschyle, *Prométhée déchaîné* fr. 323 Mette, et forçant même le texte d'Euripide, *Phaéton* fr. 771 Nauck = 1 Diggle qui semble, pour peu qu'il nous soit permis de juger d'après ce seul fragment, se ranger dans la tradition opposée), une référence à la partie méridionale du monde ou, si l'on veut reprendre le dilemme qui intrigue la géographie antique déjà au temps d'Hérodote (2.16-18), à cette région indistincte d'Asie-Afrique. Les Éthiopiens méridionaux (orientaux et occidentaux) sont récurrents dans la tradition homérique dont relève la poésie latine (Virgile, *Bucoliques* 10.68, etc.) ou encore le roman grec (e.g. Héliodore, *Éthiopiennes* 9.6.2). *Contra*, R. Drews, *Aethiopian Memnon : African or Asiatic ?*, RhM 112, 1969, p. 191-192, suivi, entre autres, par E. Hall, *Inventing the Barbarian. Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford, 1989, p. 142-143, qui considère que Memnon n'est devenu Africain qu'à partir de l'époque hellénistique. Il est vrai que chez Mimnerme (fr. 12 West) ne peut être question que de Levant. Mais déjà à l'époque classique, les tragiques (dont Eschyle, *Memnon* [passim], *Prométhée délivré* fr. 192 Radt, *Prométhée enchaîné* v. 807-809, et Euripide, *Phaéton* fr. 771 Nauck) et Hérodote (livre II, passim) entérinent la localisation méridionale, au dessous de l'Égypte, de l'Éthiopie. Voir, plus généralement, P. Schneider, *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*, Rome, 2004 (Collection de l'École française de Rome 335).

<sup>9</sup> Fr. 354 [Z 31] Lobel-Page *apud* Eustathe, *Commentaire à Denys le Périégète* 306 Müller. Cf. G. Liberman, *Alcée, Fragments II*, Paris, 1999, p. 156 et 242 n.312.

<sup>10</sup> Fr. 150.15 Merkelbach-West = fr. 63 Hirschberger *apud* Ératosthène 1B4 p. 41 Berger *apud* Strabon 7.3.7.

<sup>11</sup> Fr. 16 Diels-Kranz = 14 Diehl *apud* Clément d'Alexandrie, *Stromates* 7.22.

παλαιὰν περὶ τῆς Αἰθιοπίας δόξαν, ὅς φησιν ἐν τῷ περὶ τῆς Εὐρώπης λόγῳ, τῶν περὶ τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν τόπων εἰς τέτταρα μέρη διηρημένων, τὸ πρὸς τὸν ἀπηλιώτην Ἴνδου ἔχειν, πρὸς νότον δὲ Αἰθιοπας, πρὸς δύσιν δὲ Κελτούς, πρὸς δὲ βορρᾶν ἄνεμον Σκύθας. προστίθησι δ' ὅτι μείζων ἢ Αἰθιοπία καὶ ἡ Σκυθία· δοκεῖ γάρ, φησί, τὸ τῶν Αἰθιοπῶν ἔθνος παρατείνειν ἀπ' ἀνατολῶν χειμερινῶν μέγχι δυσμῶν, ἢ Σκυθία δ' ἀντίκειται τούτῳ. ὅτι δ' ὁ ποιητὴς ὁμόλογος τούτοις, καὶ ἐκ τῶνδε δῆλον ὅτι ἡ μὲν Ἰθάκη κεῖται « πρὸς ζόφον » (ὅπερ ἐστὶ πρὸς ἄρκτον), « αἰ δὲ τ' ἄνευθε πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε ». ὅλον τὸ νότιον πλευρὸν οὕτω λέγων. καὶ ἔτι, ὅταν φῆ· « εἴτ' ἐπὶ δέξι' ἴωσι πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε, εἴτ' ἐπ' ἀριστερὰ τοί γε ποτὶ ζόφον ἤερόεντα ». καὶ πάλιν « ὦ φίλοι, οὐ γὰρ τ' ἴδμεν, ὅπη ζόφος, οὐδ' ὅπη ἠῶς, οὐδ' ὅπη ἠέλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ « γαῖαν, οὐδ' ὅπη ἀννεῖται ».

livre sur l'Europe, il dit : « Si le ciel et la terre étaient divisés en quatre parties, les Indiens occuperaient celle située vers l'Apélotès, les Éthiopiens celle vers le Notos, les Celtes celle vers le Couchant et les Scythes celle vers le Borée ». Il ajoute que l'Éthiopie et la Scythie sont les plus grandes : il semble en effet, dit-il, que le peuple des Éthiopiens s'étende depuis le lever d'hiver jusqu'au couchant et que la Scythie occupe la position diamétralement opposée. Que le Poète ait partagé ces mêmes idées, ressort également du fait que <son> Ithaque s'étend « vers les ténèbres » (ce qui veut dire qu'elle est vers le nord) et « les autres à l'écart vers l'aurore et le soleil »<sup>b</sup> (désignant ainsi tout le côté méridional <du monde>); et encore, lorsqu'il dit : « soit qu'ils aillent à droite, vers l'aurore et le soleil / soit à gauche, vers les ténèbres brumeuses »<sup>c</sup>; ou encore : « amis, nous ne savons ni le côté des ténèbres ni celui de l'aurore, ni par où le soleil qui brille pour les mortels va sous la terre, ni par où il revient »<sup>d</sup>.

<sup>a</sup> 70 F30a-b-c.

<sup>b</sup> *Odyssée* 9.26.

<sup>c</sup> *Iliade* 12.239-240.

<sup>d</sup> *Odyssée* 10.189-191.

Il n'est pas difficile d'identifier Hérodote parmi ces « anciens Grecs », auxquels Strabon attribue une même conception d'une polarisation Nord-Sud, scythe ou thrace *uersus* éthiopienne ou égyptienne, de l'œkoumène. En comparant l'espace occupé par les λόγοι égyptien et scythe avec celui des autres digressions ethno-géographiques, on comprend toute l'importance de ces deux limites pour le monde des *Histoires*. D'ailleurs, les tableaux hérodoteens des deux ἔσχατα antipodiques apparaissent comme des alternatives extrêmes à l'excellence du milieu grec-égéen civilisé. Les caractères humains qu'ils déterminent peuvent être lus comme deux miroirs antithétiques de l'homme hellène : nous parlons de reflets symétriques dans la mesure où certains traits anthropologiques, et en particulier le traitement des cadavres, marquent un parallélisme évident entre certaines classes sociales scythes et égyptiennes. Ainsi, les funérailles des rois scythes dont on embaumait le corps, en le vidant d'organes, le remplissant d'aromates et en le cirant (4.71), et même les rites réservés aux particuliers promenés par leurs familles pendant quarante jours chez les amis, rappellent nécessairement la momification égyptienne, par vidage des viscères, remplissage aux aromates et purification au vin de palme (2.85-90).

Par ailleurs, l'antithèse traditionnelle entre ces deux peuples extrêmes est évidente lorsqu'on pense à la chronologie – les Scythes étant les plus jeunes (4.7), les Égyptiens les plus âgés après les Phrygiens (2.2) –, à leur géographie et climatologie – des gens du Nord froid *versus* des méridionaux brûlés par le soleil –, à leur mode de vie – nomade, opposé à celui des excellents bâtisseurs égyptiens. Hérodote pousse encore plus loin sa logique d'un monde biparti lorsqu'il nie l'existence des Hyperboréens, sur la base de l'inexistence des Hypernotiens (4.36) : c'est sans doute sa réaction « scientifiques » à ceux qui, comme Pindare (*Isthmique* 6.23), situaient l'œkoumène entre les sources du Nil et la terre des Hyperboréens. Ses successeurs et, en premier parmi ceux que nous avons conservés, Strabon, lui répondent en identifiant explicitement les « Hypernotiens » avec les Éthiopiens, de même que, par tradition, leurs antipodes Hyperboréens étaient reconnus dans les Scythes ou dans les Thraces<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> 1.3.22, cf. Sextus Empiricus *Contre les mathématiciens* 9.247-249.

Des passages d'autres auteurs du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. indiquent la généralisation de l'idée selon laquelle l'œkoumène s'étendait entre les Scythes septentrionaux et les Éthiopiens méridionaux : c'est effectivement à cette époque que l'on trouve pour la première fois attestés les noms de la mer Axine (ἄξεινος/\**axšaina*-/« Foncée ») et de la mer Rouge. Leur étymologie iranienne, que nous considérons aujourd'hui comme la plus acceptable, pourrait prouver indirectement que, pour les Achéménides, les mers associées à ceux peuples, « noire » (en tant que mer « septentrionale ») et « rouge » (car « méridionale ») marquaient les deux pôles du monde<sup>13</sup>. Pensons aussi à la tradition hippocratique : si l'on juge d'après la célèbre théorie des humeurs, bien connue par Hérodote, les animaux et les plantes indiqueraient une opposition décisive entre une Éthiopie chaude et sèche, pays des hommes à cheveux crépus, brûlés par le soleil, et une Scythie froide et humide, pays des hommes blonds à cheveux droits<sup>14</sup>. On comprend ainsi comment des renseignements et des déductions scientifiques nouvelles ont été greffés progressivement sur la même *forma orbis* bipolaire. L'antinomie entre, d'une part, le Sud des Égyptiens historiques ou des Éthiopiens qui côtoyaient les Olympiens dans leurs banquets épiques et, d'autre part, le Nord des « Scythes » ou d'un autre peuple imaginaire « trans-nordique », cher à l'Apollon des poètes lyriques, était une banalité dans la littérature grecque, dès temps les plus anciens. Elle a dû former la base de ce que les Modernes appellent la « carte ionienne », et de ses constructions « scientifiques » postérieures.

Il est facile de passer des peuples aux fleuves qui articulent leurs pays. Aussi, l'Istros aurait-il pu être perçu même en dehors de l'école milésienne comme correspondant septentrional, symétrique du Nil<sup>15</sup>. Le Phase et l'Éridan, autrement dit le terme oriental du voyage des Argonautes et la source occidentale de l'ambre hyperboréen, complétaient un schéma d'un monde à quatre repères / *πείρατα*<sup>16</sup>, qu'on retrouve pour la première fois en grec dans le *Catalogue* des fleuves de la *Théogonie* hésiodique (v. 337-345) :

Τηθὺς δ' Ὀκεανῶ ποταμούς τε κε δινῆεντας,  
 Νεῖλόν τ' Ἀλφειὸν τε καὶ Ἠριδανὸν βαθυδίνην,  
 Στρυμόνα Μαίανδρόν τε καὶ Ἴστρον  
 καλλιρῆεθρον  
 Φᾶσίν τε Ῥῆσόν τ' Ἀχελῶόν τ' ἀργυροδίνην  
 Νέσσον τε Ῥοδίον θ' Ἀλιάκμονά θ'  
 Ἑπτάπορόν τε  
 Γρήνικόν τε καὶ Αἴσηπον θεῖόν τε Σιμοῦντα  
 Πηνειόν τε καὶ Ἑρμον εὐροεῖτην τε Κάικον  
 Σαγγάριόν τε μέγαν Λάδωνά τε Παρθενιόν τε  
 Εὐήνον τε καὶ Ἀλδήσκον θεῖόν τε Σκάμανδρον.

Téthys pour Océan enfanta les fleuves tournoyants,  
 Nil et Alphée et Éridan aux eaux profondes,  
 Strymon et Méandre et Istros dont le cours est beau,  
 Phase et Rhésos et Achélaios qui roule l'argent  
 Nessos et Rhodios et Haliakmôn et Heptaporos  
 Grênikos et Aisépos et le divin Simois  
 Pénée et Hermos et le Caïque qui coule bien  
 Sangarios et le grand Ladôn et Parthénios  
 Et Euénos et Aldêskos et le divin Scamandre.

Par l'intermédiaire de cette énumération des fleuves-repères du monde, Hésiode semble tracer un circuit fragmentaire de l'œkoumène : le point de départ est le Nil – terme méridional certain, dans les récits mythiques comme dans les autres, historiques<sup>17</sup>. Suivant le parcours mental du poète, on remonte vers

<sup>13</sup> Nous avons traité la question dans *Du Pont à la Mer Majeure : notes de philologie et d'histoire*, Peuce 6, 2008, p. 165-188.

<sup>14</sup> Hérodote (2.22) ; Hippocrate, *Sur les airs, eaux et lieux* (§18sq.) ; ultérieurement, voir surtout Aristote, *Sur la génération des animaux* 782b. Cf. Alexandre d'Aphrodise, *Problèmes* 2.6, 4.73, Oribase de Pergame, *Collections médicales* 9.15.2-3. Dans la tradition physiologique et éthique pythagoricienne, on note Ps.-Euryphamos (l'« Anonyme de Photios » [Bibliothèque cod. 249, 438-441b]), *apud* H. Thesleff, *The Pythagorean Texts of the Hellenistic Period*, Åbo, 1965 (Acta Academiae Aboensis Humaniora 34.3), p. 241.

<sup>15</sup> Cf. Hérodote 2.26, cité *infra*.

<sup>16</sup> Cf. Hésiode fr. 241 Merkelbach-West = 252 Most *apud* Scholia in *Apol.Rhod.* 4.259, p. 273-274 Wendel, et Hésiode fr. 150.23 Merkelbach-West.

<sup>17</sup> Sur les occurrences du Nil dans les sources gréco-romaines, voir E. Honigmann, *Nil*, RE XXXIII, 1936, col. 555-566, et la synthèse littéraire de B. Postl, *Die Bedeutung des Nil in der römischen Literatur. Mit besonderer Berücksichtigung der wichtigsten griechischen Autoren*, Wien, 1970 (Dissertationen der Universität Wien 40) ; pour une perspective égyptienne plus large, voir aussi la bibliographie de S.J. Seidlmayer, *Nile*, Brill's NPauyl 9, 2006,

l'Alphée et vers le mythique Éridan<sup>18</sup>. On tourne à droite vers le Nord, en regardant le Strymon<sup>19</sup>, et ensuite on se dirige vers l'extrémité orientale de l'Égée du Nord, représentée par le Méandre milésien<sup>20</sup>. Viennent ensuite l'Istros et le Phase<sup>21</sup>, qui coïncident, à la fois, avec les deux limites du grand Nord et avec les extrémités occidentale et orientale du bassin pontique. Ainsi, le poète obtient un arc de cercle qui traverse la Grèce propre et qui unit, une fois de plus, le Nil et l'Istros.

Cette carte mentale s'est cristallisée dans la mémoire collective des Grecs, auteurs et écouteurs de poèmes épiques, entre le VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il faut pourtant renoncer à la tentation déterministe de la mettre en relation avec des circonstances historiques précises, comme l'installation des colons ioniens à l'embouchure du Danube. L'intégration de l'Istros dans le répertoire épique peut se justifier largement par les contacts commerciaux directs et indirects avec les habitants des embouchures, qui ont pu assurer une diffusion progressive des connaissances de ce genre dans le bassin égéen. La plus ancienne attestation littéraire certaine de la présence grecque à l'embouchure du Danube – à Orgamè et, vraisemblablement, à Istros même – apparaissait dans la *Périodos* d'Hécateé. Cette œuvre était aussi, à notre connaissance, la première à offrir une première image réaliste de l'Égypte nilotique. À l'époque, l'Istros et le Nil étaient déjà de véritables marqueurs politiques du monde bipolaire, pour les Grecs, comme pour les Barbares: si l'on croit Dinon de Colophon, cité par Plutarque, l'eau du Nil et celle de l'Istros symbolisaient pour le Grand Roi les frontières de son empire œkouménique<sup>22</sup>.

---

col. 758-760 ; sur l'origine du nom, voir W. Vycichl, *Neilos, Nilus, Bahr en-Nil. Woher kommt die Bezeichnung 'Nil' ?*, RSO 32, 1957, p. 279-281, et U. Luft, *Νεῖλος : eine Anmerkung zur kulturellen Begegnung der Griechen mit den Ägyptern*, dans U. Luft (éd.), *The Intellectual Heritage of Egypt : Studies Presented to László Kákossy ... on the Occasion of his 60th Birthday*, Budapest, 1992 (Studia Aegyptiaca 14), p. 403-410 (*non uidi*). Il est intéressant de signaler que le raisonnement de l'antériorité d'« Homère » par rapport à « Hésiode » sur la base de ces hydronymes apparaît déjà chez le scholiaste de ce passage : « Νεῖλόν τ' : ἐκ τούτου φαίνεται Ἡσίοδος Ὀμήρου νεώτερος· καὶ γὰρ Ὀμηρος (δ 477, 581; ξ 258; ρ 427) Αἴγυπτον καλεῖ τὸν Νεῖλον ».

<sup>18</sup> Pour les mentions et les différentes équivalences de l'Éridan dans les textes antiques, voir J. Escher, *Eridanos 1-4*, RE XI, 1907, col. 446-448, et, plus récemment, A. Peretti, *Dall'Eridano di Esiodo al Retrone vicentino : studio su un idronimo erratico*, Pisa, 1994 (Biblioteca di studi antichi 66), p. 25sq., 118-147, etc., qui explique les hésitations préalexandrines dans l'identification de l'Éridan par l'existence de plusieurs voies commerciales le long de ces fleuves ; cf. J. Vons, *À propos de l'Éridan et de l'ambre. Géographie mythique et réflexion critique chez les auteurs anciens*, Caesarodunum 33-34, 1999-2000, p. 577-597, R. Di Donato, *Geografia e storia della letteratura greca arcaica. Contributi a una antropologia storica del mondo antico*, Milano, 2001 (Biblioteca di cultura 262 ; Forme dell'antico 8), p. 241sq., X. Delamarre, *Ἠριδανός le fleuve de l'ouest*, Études celtiques 36, 2008, p. 75-77, et les résumés critiques très élogieux du livre de A. Peretti par N. Alfieri dans *Eikasmos* 6, 1995, p. 376-385, et R. Chevallier, RBPh 73.1, 1995, p. 229-231. Malgré l'identification probable du scholiaste avec un fleuve celtique (« Ἠριδανός... ποταμὸς Κελτῶν »), les Modernes ont raison de présenter ce fleuve hésiodique comme un fleuve semi-mythique, qu'« Hésiode » et son public ne pouvaient peut-être pas situer sur une carte mentale plus précisément que dans le Couchant d'été (qu'il s'agisse, peut-être, du Pô [?], cf. Phérécyde 3 F74 *apud* Hygin § 154, ou du Rhône [?], cf. Eschyle, *Ἠλιάδες* fr. 73 Nauck<sup>2</sup> = 107a Mette *apud* Pline l'Ancien 37.31-32). *Contra*, pour une identification avec le Pô, voir A. Debiasi, *Esiodo e l'Eridano*, *Anemos* 2, 2001, p. 285-319.

<sup>19</sup> Cf. les sources littéraires chez E. Oberhammer, *Strymon 1-2*, RE VII<sup>2</sup>, 1931, col. 390-394.

<sup>20</sup> Cf. les sources littéraires chez W. Ruge, *Maiandros 1*, RE XXVII, 1928, col. 535-540 ; voir aussi la belle étude consacrée récemment au dieu de ce fleuve par J. Engels, *Der verklagte Flußgott Mäander*, *Historia* 51, 2002, p. 192-205.

<sup>21</sup> Voir après les articles de la *Real-Encyclopädie* (E. Diehl, *Phasis 1*, RE XXXVIII, 1938, col. 1886-1893, C. Danoff, *Pontos Euxeinos*, RE Suppl. IX, 1962, col. 866-1175), les travaux de O. Lordkipanidze, *Das alte Kolchis und seine Beziehungen zur griechischen Welt vom 6. zum 4. Jh. v. Chr.*, Konstanz, 1985 (Xenia 14), *Das alte Georgien (Kolchis und Iberien) in Strabons Geographie. Neue Scholien*, Amsterdam, 1996, p. 97-107, et, principalement, *Phasis. The River and the City in Colchis*, Stuttgart, 2000 (avec le compte rendu de J.G.F. Hind, dans *AncWestEast*, 1.2, 2002, p. 491-496). Voir aussi D. Braund, *Georgia in Antiquity: A History of Colchis and Transcaucasian Iberia 550 BC- AD 562*, Oxford, 1994, p. 8sq.

<sup>22</sup> Fr. 16 Müller FHG chez Plutarque, *Vie d'Alexandre* §36. Voir G. Florescu, *Einige neue Beobachtungen über den Donaulimes entlang der Dobrudscha*, *Dacia NS* 1, 1957, p. 237-244, avec des références au Danube comme frontière à travers l'histoire ; cf. aussi, pour un autre symbolisme impérial, cette fois-ci romain, L. Rossi, *Il Danubio nella storia, nella numismatica e nella scultura romana medio-imperiale*, NAC, 1972, p. 111-143.

En effet, depuis la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Grecs et Perses déploient leurs actions dans un œkoumène qui a une longueur variable, mais une largeur bien délimitée par l'Istros-fleuve du Nord et par le Nil-fleuve du Sud. Les mappemondes mentales développées par ces deux civilisations allaient garder ce cadre primaire, tout en cherchant l'axe qui pouvait les structurer. Quelques années après le témoignage exceptionnel d'Hérodote sur l'alignement des embouchures des deux fleuves (*cf. infra*), la recherche d'un « méridien zéro » du monde habité semble transparaître dans un fragment papyrologique d'Euripide. Le poète tragique pourrait faire état d'une correction de la carte mentale hérodotéenne. Les embouchures du Nil, de l'Istros et du Bosphore font ici fonction de repères d'une traversée de l'extrémité septentrionale jusqu'à l'extrémité méridionale de l'œkoumène grec, qui apparaît centré sur la mer Intérieure, incluant le Bosphore : « [Βοσπό]ρου πέρα / Ν[είλου] τε ναυστολοῦσι χρημάτων χάριν / ἀστρο[σκο]ποῦντες [ἐνα]λίαν τρικυ[μίας] / θύραθεν [οὐ] θέλοιμ' ἄν [ἐλθ]οῦσαν μα[κράν] / χρυσοῦν [τὸν] Ἴστρον [οὐ]δὲ Βόσπο[ρον λα]βών » // « Ils mettent le cap sur l'embouchure du Bosphore / et du Nil par amour de richesses / en lisant dans les astres les dangers de la mer. / Je ne voudrais guère celle qui va loin, à l'étranger / pour atteindre l'Istros doré, ni le Bosphore »<sup>23</sup>. Le refus de toute navigation maritime s'exprime donc par le refus d'emprunter la route du Nil et de l'Istros, en passant par le Bosphore.

## 1.2. La polarité Istros-Nil chez Hérodote

Dans le deuxième et dans le quatrième livre des *Histoires*, Hérodote développe longuement le parallélisme des deux fleuves, tant du point de vue de leur position et de leur déploiement, que du celui de leurs climats et de leurs bassins hydrographiques :

### 2.26

Εἰ δὲ ἡ στάσις ἥλλακτο τῶν ὠρέων καὶ τοῦ οὐρανοῦ τῇ μὲν νῦν ὁ βορέης τε καὶ ὁ χειμῶν ἐστᾶσι, ταύτη μὲν τοῦ νότου ἦν ἡ στάσις καὶ τῆς μεσαμβρίας, τῇ δὲ ὁ νότος νῦν ἔστηκε, ταύτη δὲ ὁ βορέης, εἰ ταῦτα οὕτως εἶχε, ὁ ἥλιος ἂν ἀπελανόμενος ἐκ μέσου τοῦ οὐρανοῦ ὑπὸ τοῦ χειμῶνος καὶ τοῦ βορέω ἦε ἂν τὰ ἄνω τῆς Εὐρώπης κατὰ περὶ νῦν τῆς Λιβύης ἔρχεται, διεξιόντα δ' ἂν μιν διὰ πάσης Εὐρώπης ἔλπομαι ποιεῖν ἂν τὸν Ἴστρον τὰ περὶ νῦν ἐργάζεται τὸν Νεῖλον.

Si la situation des saisons et du ciel venait à changer de manière que là où se tiennent maintenant le vent du Nord et le mauvais temps devînt la place du vent du Sud et du Midi et que là où se tient maintenant le vent du Sud s'installât le vent du Nord, si cela arrivait, alors le soleil, chassé du milieu du ciel par le mauvais temps et par le vent du Nord, prendrait sans doute son cours par la partie supérieure de l'Europe, comme il le fait maintenant par le haut de la Libye ; et je pense qu'en traversant ainsi toute l'Europe, il agirait sur l'Ister comme il agit actuellement sur le Nil.

### 2.33-34

Ῥέει γὰρ ἐκ Λιβύης ὁ Νεῖλος καὶ μέσην τάμνων Λιβύην· καὶ ὡς ἐγὼ συμβάλλομαι τοῖσι ἐμφανέσι τὰ μὴ γνωσκόμενα τεκμαιρόμενος, τῷ Ἴστρον ἐκ τῶν ἴσων μέτρων ὀρμάται. Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρήνης πόλιος ῥέει μέσην σχίζων τὴν Εὐρώπην (οἱ δὲ Κελτοὶ εἰσι ἔξω Ἡρακλέων Σηλέων, ὁμοῦρέουσι δὲ Κυνησίοισι, οἱ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένων)· τελευτᾷ δὲ ὁ Ἴστρος ἐς θάλασσαν ῥέων τὴν τοῦ Εὐξεινοῦ πόντου διὰ πάσης Εὐρώπης, τῇ Ἰστροίην οἱ Μιλησίων

En effet, le Nil coule à partir de la Libye et coupe la Libye par le milieu ; et comme je conjecture en prenant comme témoins les faits évidents pour ceux qui <me> sont inconnus, son cours doit avoir une longueur similaire à celui de l'Istros. Car la rivière Istros, qui jaillit dans le pays des Celtes et à partir de la ville de Pyrène, coule en divisant par le milieu l'Europe. (Les Celtes sont au-delà des Colonnes d'Héraclès, voisins des Kynésioi, qui sont le peuple le plus occidental de ceux qui habitent en Europe). En coulant à travers toute l'Europe vers le Pont-Euxin, l'Istros aboutit à la mer là où les colons des Milésiens habitent Histria. Mais si l'Istros est connu de beaucoup de monde, puisqu'il coule à travers une contrée habitée, personne n'a rien à

<sup>23</sup> Fr. 18a D.L. Page (éd.), *Select papyri* 3 (Literary Papyri), London, 1941 = fr. 1007a Snell *TGF*.

οικέουσι ἄποικοι. Ὁ μὲν δὴ Ἴστρος, ῥέει γὰρ δι' οἰκεομένης, πρὸς πολλῶν γινώσκεται, περὶ δὲ τῶν τοῦ Νείλου πηγέων οὐδεὶς ἔχει λέγειν· ἀοίκητος τε γὰρ καὶ ἔρημος ἐστὶ ἡ Λιβύη δι' ἧς ῥέει. [...] Ἐκδιδοῖ δὲ ἐς Αἴγυπτον, ἡ δὲ Αἴγυπτος τῆς ὀρεινῆς Κιλικίης μάλιστα κη ἀντίη κεῖται· ἐνθεῦτεν δὲ ἐς Σινώπην τὴν ἐν τῷ Εὐξείνῳ πόντῳ πέντε ἡμερέων ἰθέα ὁδὸς εὐζώνῳ ἀνδρὶ· ἡ δὲ Σινώπη τῷ Ἴστρῳ ἐκδιδόντι ἐς θάλασσαν ἀντίον κεῖται. Οὕτω τὸν Νεῖλον δοκέω διὰ πάσης [τῆς] Λιβύης διεξιόντα ἐξισοῦσθαι τῷ Ἴστρῳ. Νείλου μὲν νυν περὶ τῶντα εἰρήσθω.

dire sur les sources du Nil, puisque la Libye à travers laquelle il coule est inhabitée et déserte. [...] Il se déverse en Égypte, et l'Égypte se trouve presque en face de la Cilicie montagnaise ; de là jusqu'à Sinope, au bord du Pont-Euxin, il n'y a que cinq jours de marche en ligne droite pour un homme alerte. Sinope se trouve en face de l'embouchure maritime de l'Istros. Ainsi, j'estime que le cours du Nil à travers toute la Libye est égal à celui de l'Istros. Voilà tout ce que j'ai à dire sur le Nil.

1.72

... ὁ Ἄλυς ποταμὸς ἀποτάμνει σχεδὸν πάντα τῆς Ἀσίας τὰ κάτω ἐκ θαλάσσης τῆς ἀντίον Κύπρου ἐς τὸν Εὐξείνῳ πόντον· ἐστὶ δὲ αὐτῆς οὗτος τῆς χώρας ταύτης ἀπάσης· μῆκος ὁδοῦ εὐζώνῳ ἀνδρὶ πέντε ἡμέραι ἀναισιμῶνται.

... le fleuve Halys coupe presque toute cette Asie Inférieure qui s'étend de la mer située en face du Chypre jusqu'au Pont-Euxin ; il y a ici un rétrécissement de tout ce pays ; la longueur de la route prend cinq jours à un homme agile.

4.49-50

Ἐκ δὲ τῆς κατῦπερθε χώρας Ὀμβρικοῦ Κάρπις ποταμὸς καὶ ἄλλος Ἄλπις πρὸς βορρῆν ἀνεμον καὶ οὗτοι ῥέοντες ἐκδιδοῦσι ἐς αὐτόν. Ῥέει γὰρ δὴ διὰ πάσης [τῆς] Εὐρώπης ὁ Ἴστρος, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, οἱ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων μετὰ Κύνητας οἰκεῖται τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ· ῥέων δὲ διὰ πάσης [τῆς] Εὐρώπης ἐς τὰ πλάγια τῆς Σκυθικῆς ἐσβάλλει. Τούτων ὧν τῶν καταλεχθέντων καὶ ἄλλων πολλῶν συμβαλλομένων τὸ σφέτερον ὕδωρ γίνεται ὁ Ἴστρος ποταμῶν μέγιστος, ἐπεὶ ὕδωρ γε ἐν πρὸς ἐν συμβάλλειν ὁ Νεῖλος πλήθει ἀποκρατεῖ· ἐς γὰρ δὴ τοῦτον οὔτε ποταμὸς οὔτε κρήνη οὐδεμία ἐκδιδοῦσα ἐς πληθὸς οἱ συμβάλλεται. Ἴστρος δὲ αἰεὶ ῥέει ἐν τε θέρεϊ καὶ ἐν χειμῶνι ὁ Ἴστρος κατὰ τοῖονδε τι, ὡς ἐμοὶ δοκέει. Τοῦ μὲν χειμῶνός ἐστι ὅσος περὶ ἐστὶ, ὀλίγω τε μέζων τῆς ἐωυτοῦ φύσιος γίνεται· ὕεται γὰρ ἡ γῆ αὕτη τοῦ χειμῶνος πάμπαν ὀλίγω, νιφετῶ δὲ [τὰ] πάντα χρᾶται. Τοῦ δὲ θέρεος ἡ χιῶν ἡ ἐν τῷ χειμῶνι πεσοῦσα, ἐοῦσα ἀμφιλαφῆς, τηκομένη πάντοθεν ἐκδιδοῖ ἐς τὸν Ἴστρον· αὕτη τε δὴ ἡ χιῶν ἐκδιδοῦσα ἐς αὐτόν συμπληθύει καὶ ὄμβροι πολλοὶ τε καὶ λάβροι σὺν αὐτῇ· ὕει γὰρ δὴ τὸ θέρος· ὄσω δὲ πλέον ἐπ' ἐωυτόν ὕδωρ ὁ ἡλῖος ἐπέλκεται ἐν τῷ θέρεϊ ἢ ἐν τῷ χειμῶνι, τοσοῦτῳ τὰ συμμιγόμενα τῷ Ἴστρῳ πολλαπλήσιά ἐστι τοῦ θέρεος ἢ περὶ τοῦ χειμῶνος. Ἀντιτιθέμενα δὲ ταῦτα ἀντισηκῶσις γίνεται, ὥστε ἴσον μιν αἰεὶ φαίνεσθαι ἐόντα.

Des régions situées au-delà de l'Ombrie, les fleuves Karpis et Alpis coulent eux aussi vers le vent Borée et se déversent dans celui-ci <i.e. dans l'Istros>. Car l'Istros coule à travers toute l'Europe, prenant sa source chez les Celtes, qui sont le dernier des peuples d'Europe à habiter vers le Soleil-Couchant, après les Kynetai. Traversant toute l'Europe, il vient heurter le flanc de la Scythie. Grâce aux <affluents> énumérés ici et encore à bien d'autres qui <lui> donnent leur eau, l'Istros devient le plus grand des fleuves, car, à comparer seulement leur propre <volume d'> eau, l'un contre l'autre, c'est le Nil qui l'emporte en volume : en effet, il n'y a ni rivière ni source qui s'y déverse et qui vienne grossir son débit. L'Istros coule avec le même débit en été comme en hiver et voici, d'après ce que je crois, pour quelle raison : en hiver, il est normal et son cours gonfle un peu, car le pays reçoit, en tout, peu de pluie, mais partout de la neige. En été, la neige tombée en hiver et déposée en grosses couches fond et le flot de partout se déverse dans l'Istros. Cette neige qui s'y verse et les nombreuses pluies, violentes, le font grossir, car l'été est saison de pluie ; proportionnellement avec la croissance <du volume> d'eau que le soleil fait s'évaporer de son bassin plus en été qu'en hiver, l'apport d'eau dans l'Istros est bien supérieur en été qu'en hiver. Il y a une compensation entre les deux phénomènes opposés, ce qui fait que <le fleuve> apparaît toujours égal à lui même.

Bien qu'Hérodote présente sa démarche comme empirique, nous soupçonnons que les sources auxquelles il a eu accès pouvaient contenir ou se faire l'écho des recherches géométriques développées pendant le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ainsi, sur la base des données disponibles pour l'alignement des embouchures et des cours, nous tenterons de mettre en évidence les restes de la documentation « scientifique » d'Hérodote ainsi que sa contribution aux débats sur la forme de l'œkoumène.

### 1.2.1. L'alignement des embouchures

Situer le Delta nilotique devant les bouches du Danube, comme le fait le Père de l'Histoire dans son deuxième livre (2.33-34) signifie, selon les données de la géographie moderne, se tromper d'environ 1,5° de longitude (correspondant à la différence entre 29°30' de longitude Est du Danube et les 31° longitude Est du Nil). Suivant une approche plus approximative, si quelqu'un regardait d'un point suffisamment haut une image satellite, à partir de l'Asie continentale vers la mer, c'est-à-dire dans le même sens que celui choisi parfois par Hérodote lui-même, les deux embouchures peuvent effectivement paraître comme se faisant face. Dans tous les cas, l'« erreur » est négligeable pour le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Comment les Anciens ont-ils su établir un tel lien entre ces longitudes extrêmes ? Invoquer l'alignement traditionnel des deux fleuves est une solution peu satisfaisante, dans la mesure où la précision apparaît comme trop importante pour être le fruit d'un simple hasard. De plus, l'intégration fautive de l'isthme micrasiatique – compris entre Sinope et Tarse – dans cet allignement, accompagnée d'une estimation chiffrée tout aussi erronée, ne peut s'expliquer autrement que par une volonté de systématisation abstraite, totale du monde connu.

Malheureusement, toute tentative d'explication relève de la spéculation autour des ouvrages de géométrie élaborés à l'époque classique et aujourd'hui perdus. Cependant, on peut bien imaginer que, pour considérer que Sinope faisait face, de l'autre côté de l'Anatolie, au golfe cilicien, les Anciens ont dû élaborer des raisonnements à partir des mesures périplographiques<sup>24</sup>. Ils ont peut-être constaté qu'une somme de distances entre, d'une part, le cap Triopion, représentant l'extrémité occidentale de Cnide (moderne Kumyer / Deveboynu Burun) et donc le coin sud-ouest de l'Asie Mineure et, d'autre part, la région de Tarse ou de Soloi (moderne Viranşehir, à 14 km ouest de Mersin) était relativement égale à une somme de distances périplographiques entre Sinope (située généralement à l'époque antique sur la même latitude que Byzance) et le cap Sigée (moderne Yenişehir) qui, au nord de la Troade, marquait l'extrémité nord-occidentale de l'Asie Mineure hérodotéenne et la sortie de l'enchaînement de bassins maritimes Pont-Propontide-Hellespont vers l'Égée. En effet, un calcul très approximatif que nous pouvons faire aujourd'hui sur une carte, tentant de reconstituer les deux hauts cabotages, le long des côtes sud et nord anatoliennes, indiquerait une distance analogue, à une centaine de kilomètres près, avec deux valeurs situées autour de 700 et de 800 km<sup>25</sup>.

Faute d'estimations chiffrées pour ces itinéraires maritimes archaïques et classiques, nous ne pouvons pas saisir la véritable base de ces calculs supposés, avec les déformations déterminées par les contours des côtes et les entraves des vents influençant les durées moyennes enregistrées sur les navires de l'époque. En revanche, nous disposons de données hellénistiques. S'il nous est permis de les utiliser, même de manière anachronique, on peut remarquer que Strabon (*Géographie* 2.4.3, suivant Artémidore d'Éphèse) compte 5 000 stades entre Issos et Rhodes : cela signifie sept grands jours de navigation diurne, de 700 stades chacun, ou cinq  $\nu\chi\theta\eta\mu\epsilon\rho\alpha$ , de 1 000 stades chacun. Strabon n'en dit pas plus pour cette région, mais Pline l'Ancien (2.244) et Agathémère (*Notice géographique* § 19, GGM II, p. 481) ajoutent une journée diurne de 87 500 pas, respectivement 700 stades, pour la distance entre Rhodes et Cnide. Du côté pontique, Strabon (12.3.11) situe Sinope à 3 500 stades du Hiéron ; de Byzance à la Troade (sans autre précision), Strabon (2.5.23) ajoute 1 500 stades, alors qu'Agathémère (§ 19) compte 2 500 stades entre Sigée et l'embouchure du Pont ainsi que 2 800 entre l'embouchure du Pont et Karambis. Cela nous mène à une estimation relative entre plus de 5 000 stades (chez Strabon) et plus de 6 000 stades (chez Agathémère) pour une somme de périple entre Sinope et le cap Sigée. Or, chacune de

<sup>24</sup> Si l'on suit le Pseudo-Scylax (§ 102), qui semble reproduire, avec plus de détails, la tradition hérodotéenne, il était sans doute question plutôt de Tarse que d'Issos.

<sup>25</sup> Le logiciel Google Maps calculait, le 31 juillet 2009, 647 km entre Mersin et Cnide et 783 km entre Sinope et Troie, sur les routes terrestres.

ces distances de 5 000 stades entre Issos-Rhodes et Sinope-Troade, qu'on pourrait comparer, toujours chez Strabon, avec le segment égal Rhodes-Byzance (2.4.3) ou plutôt Rhodes-Propontide (14.2.14), représenté, si l'on calcule en fonction du stade « égyptien » d'Ératosthène, l'équivalent de presque 800 km modernes.

En conséquence, même si nous disposons de données très tardives et très approximatives, tant du point de vue des repères que du celui des conversions en unités variables, il nous semble plausible que Sinope et le golfe cilicien – au point où le mont Taurus remonte vers le nord en faisant place aux cours inférieurs des rivières Kydnos (moderne Tarsos Çay), Psaros (moderne Seyhan Nehri) et Pyramos (moderne Ceyhan Nehri) – aient été situés sur un même « γράμμα », à l'échelle de l'Asie Mineure et de l'œkoumène entier, parce que ces points étaient séparés par une distance relativement analogue par rapport à l'Égée.

Quand les scientifiques ont eu à leur disposition des données chorographiques plus précises, ils ont déplacé ce méridien : ainsi, après Isocrate (*Discours à Philippe* § 120), qui reproduit Hérodote, et après le Pseudo-Scylax, qui précise la distance de cinq journées de marche entre Sinope et Soloi (§ 102), beaucoup d'auteurs restent à des appréciations vagues, parlant de Sinope ou même du littoral pontique et de la Cilicie comme des extrémités rapprochées de l'isthme cappadocien<sup>26</sup>. Mais, au moins à partir d'Ératosthène, on commence à hésiter entre Sinope et Amisos : si Apollodore d'Athènes (fr. 178 Müller = Jacoby 244 F 170 et 171 *apud* Strabon 14.5.22) garde le segment ancien, Sinope-Issos, Ératosthène énonce probablement déjà un trajet Issos-Amisos<sup>27</sup>. Cette solution allait être entérinée par Strabon<sup>28</sup>, avant que l'auteur anonyme de la *Geographiae Expositio Compendiaria* (§ 20 Müller) ne déplace encore plus à l'est le même rétrécissement, jusqu'à Trapézonte. Nous ne savons pas si la correction de la carte, sur ce point, vient d'une amélioration des connaissances sur le trajet de la côte pontique ou plutôt des débats théoriques sur le rôle du Halys comme découpeur isthmique de la péninsule anatolienne<sup>29</sup> : de toute manière, il s'agit d'une question marginale par rapport à Hérodote. Retenons donc, en revenant à la source géographique et peut-être même géométrique d'Hérodote, l'hypothèse selon laquelle Sinope et le golfe cilicien se faisaient face parce qu'ils étaient séparés par une somme de distances périplographiques similaires – dont nous avons aujourd'hui perdu l'estimation de date archaïque et classique. Ces distances étaient calculées à partir des promontoires marquant le Nord et le Sud de l'Égée, c'est-à-dire, d'une part, entre Sinope et le cap Sigée et, d'autre part, entre la Cilicie / Issos / Tarse (?) et le Triopion de Cnide.

Une réponse similaire peut être proposée à la question de l'origine des cinq journées de marche que l'on ne saurait attribuer, avec Hérodote, qu'à un « εὐζώνω ἀνδρὶ / voyageur agile » et qu'Ératosthène (*apud* Strabon 2.1.3) se sent obligé de tripler, en augmentant la distance jusqu'à 3 000 stades. Autrement, le Pseudo-Scymnos se contente d'y ajouter une moitié, pour arriver à sept journées de marche<sup>30</sup>.

<sup>26</sup> E.g. les *Helléniques d'Oxyrhynchos* (P.Oxy. 5.842 = FrGrHist 66 F 1), attribuées hypothétiquement à Daïmachos de Platée : « ...εἰς Καππα[δοκίαν, ἀκού]ων ταύτην τὴν χώραν διατείνειν ὡσ[περ ταινία]ν στενὴν ἀρξά[μ]ην ἀπὸ τῆς Ποντικῆς [θαλάττης μ]έχρι Κιλικίας κ[αὶ] Φοινίκης, καὶ τ[ὸ] μῆκος [αὐτῆς εἶν]αι τοσοῦτο[ν ὡς]τε τοὺς ἐκ Σινώπ[η]ς βαδί[σ]ζοντασ[...]. » (avec les remarques de U. Höfer, *Die Landenge Kleinasiens und die Hellenika von Oxyrhynchos*, RhM 66, 1911, p. 472-473) ; Ps.-Aristote, *Sur le monde*, 393b ; Quinte-Curce 13.1.12-13, etc. La description la plus complète de la Cappadoce en tant qu'isthme apparaît chez Strabon (12.1.3). Voir P. Debord, *L'Asie Mineure au IV<sup>e</sup> siècle (412-323 a. C.). Pouvoirs et jeux politiques*, Bordeaux, 1999 (*Ausonius Études*, 3), p. 83sq., et S. Lebreton, *Perceptions, représentations et organisations de la péninsule anatolienne non-méditerranéenne du III<sup>e</sup> siècle av. n.è. au IV<sup>e</sup> siècle de n.è.*, Thèse, Université Tours, 2002 (inédate), p. 38-39.

<sup>27</sup> Strabon 2.1.3, 2.5.25, 14.3.1, Pline l'Ancien 6.6.

<sup>28</sup> Cf. 2.1.5 ; 2.1.10 ; 2.5.24-25 ; 11.11.7 ; 14.5.22.

<sup>29</sup> Cela aurait favorisé le choix d'Amisos (cf. Strabon 2.5.24) et l'inclusion parmi les Micrasiatiques des Syriens/Cappadociens : voir la démonstration convaincante de D. Marcotte, *Géographes grecs I*, Paris, 2000 (Les Belles Lettres), « Notice », p. 64-69. Nous aurions tendance à situer dans le contexte de ce même débat le déplacement, après Strabon, de la limite entre la Paphlagonie et la Cappadoce sur l'Euarchos (moderne Kabalı Çay), c'est-à-dire tout près du promontoire sinopéen : cf. le résumé de Ménippe § 9 et *apud* Étienne de Byzance, s.u. « Καππαδοκία » ; Pline l'Ancien 6.6.

<sup>30</sup> V. 921-931 Müller = v. 960-972 Diller = fr. 25 Marcotte, connu peut-être de Pline l'Ancien 6.6 : « κατὰ τὴν πόλιν ταύτην δὲ τῆς Ἀσίας σχεδὸν στενότατος ἀυχὴν ἔστιν εἰς <τὸν> Ἰσικὸν / κόλπον διήκων

Spontanément, on peut toujours penser à l'addition fautive de différents itinéraires perses ou ioniens dont nous avons perdu à jamais la trace ; ceux-ci auraient pu combiner des étapes terrestres et des étapes fluviales, le long de ce Halys si important dans la construction mentale de l'Asie Mineure. Certes, une telle route traversant la Turquie moderne du nord au sud n'a été construite qu'au XX<sup>e</sup> siècle et nous n'avons aucune preuve explicite pour de tels itinéraires à l'époque d'Hérodote<sup>31</sup>. Néanmoins, à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et de l'âge de Datamès et, à plus forte raison, à partir de l'époque hellénistique, des émissions monétaires frappées à Sinope circulent jusqu'en Cilicie<sup>32</sup> ; de plus, entre le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., un certain Sôsigénès, fils de Zénodotos, de Tarse, meurt à Sinope (*ISinope* 85). Le développement insuffisant des fouilles sur l'isthme cappadocien et les progrès trop récents de la céramologie micrasiatique, à la lumière desquels tant de matériaux doivent être revus, pourraient justifier l'absence, jusqu'à présent, d'objets sinopéens et amiséens, qui auraient pu être disséminés vers le sud, en compagnie des monnaies. Les Anciens eux-mêmes ne doutaient point que cette distance pût correspondre à une route réelle. La meilleure preuve est fournie par Strabon, originaire de la Cappadoce pontique, qui décrit l'étranglement de la presque île micrasiatique, tout en montrant lui-même son incapacité de donner des distances terrestres plus précises à l'intérieur de ce supposé itinéraire :

Strabon 14.5.11

τὸ μὲν οὖν ἀληθὲς ὁ ἰσθμὸς τῆς  
περιωδευμένης χειρρονήσου οὗτός ἐστιν ὁ ἀπὸ  
Ταρσοῦ καὶ τῆς ἐκβολῆς τοῦ Κύδνου μέχρι  
Ἀμισοῦ· τὸ γὰρ ἐλάχιστον ἐξ Ἀμισοῦ  
διάστημα ἐπὶ τοὺς Κιλικίων ὄρους τοῦτ' ἐστίν·  
ἐντεῦθεν δὲ ἑκατὸν εἰκοσὶν εἰσὶν εἰς Ταρσὸν  
στάδιοι, κάκειθεν οὐ πλείους ἐπὶ τὴν ἐκβολὴν

Ainsi, dans le vrai, l'isthme de la péninsule dont nous venons de faire le périple s'étend de Tarse et de l'embouchure du Kydnos jusqu'à Amisos ; car c'est à partir d'Amisos que la distance jusqu'aux frontières ciliciennes est la plus courte. De là jusqu'à Tarse, il y a 120 stades ; on n'en compte pas plus jusqu'à l'embouchure du Kydnos. Et comme, d'autre part, il n'y a pas depuis Amisos jusqu'à Issos et au golfe

τὴν τ' Ἀλεξανδρούπολιν / τῷ Μακεδόνι κτισθεῖσαν· ἡμερῶν δ' ὁδὸν / εἰς τὴν Κιλικίαν ἑπτὰ τῶν πασῶν  
ἔχει / τὸ τῆς Ἀσίας λέγεται γὰρ ἰσθμωδέστατον εἰς τὸν περὶ αὐτὴν ὄντα συνάγεσθαι μυχόν. / ὁ δ'  
Ἡρόδοτος ἔουκεν ἀγνοεῖν λέγων / ἐκ τῆς Κιλικίας πένθ' ὑπάρχειν ἡμερῶν / εὐθείαν ὁδόν, ὡς αὐτὸς  
ἱστορεῖ γράφων, / εἰς <τὴν> Σινώπην τὴν προσωτέρω πόλιν. / κεκραμένη δ' ἄριστα τῆς Ἀσίας σχεδὸν /  
χωρία γένη τε κατέχει πεντεκαίδεκα... Vers l'intérieur à partir de cette ville <sc. Amisos>, il y a le col peut-être le  
plus serré, qui s'avance vers le golfe Issique / et vers Alexandropolis, / fondation du Macédonien ; jusqu'à la Cilicie, / cela  
fait un chemin de sept jours entiers. / On dit que l'isthme le plus resserré de l'Asie mène vers la pointe la plus enfoncée de  
ce <golfe>. / Hérodote, quant à lui, semble ignorant, lorsqu'il dit / que de la Cilicie il y a cinq jours de droit chemin, /  
écrivant <cela> d'après ses propres recherches, / jusqu'à Sinope, la ville qui vient après. / Elle <sc. la péninsule>  
comprend les régions presque les mieux tempérées de l'Asie / et quinze peuples... ». Entre ces deux extrêmes,  
Pline l'Ancien mentionne une distance de 200 m.p. Après conversion, on obtient 200 x 8 = 1 600 stades ou 200 x 7,5 =  
1 500 stades : si l'on applique la mesure d'Hérodote (4.101), qui calculait 200 stades par journée de marche, on peut  
estimer que Pline l'Ancien est le plus proche, de toute la tradition antique, de la valeur du Pseudo-Scymnos,  
autrement dit de la moitié des 3 000 stades estimés par Ératosthène.

<sup>31</sup> On peut penser à la route 765 qui descend de Kastamonu – que l'on peut atteindre, à partir de Sinope, en suivant le cours moyen du Halys / Kızıl Irmak, à l'époque moderne sur les routes 785 et 030 – vers Çankırı, Kırıkkale, Kırşehir, Niğde ; on peut mentionner également la route 750, à partir d'Ankara, près du Tuz Gölü, aboutissant dans l'autoroute méridionale d'Adana. Mais, pour l'Antiquité, de tels trajets sont, du moins dans l'état actuel de la documentation, peu vraisemblables.

<sup>32</sup> On compte des monnaies sinopéennes classiques dans deux trésors de Cilicie (cf. M. Thompson, O. Mørholm, *An Inventory of Greek Coin Hoards*, New York, 1973, n° 1244, à Laranda, moderne Karaman et n° 1259, en Cilicie). Mais le fait n'est guère étonnant, car on pourrait être, à cette époque, sous le règne de Datamès, satrape d'une grande Cappadoce s'étendant de la mer Noire à la Cilicie ; de plus, à la même époque, on trouve deux drachmes sinopéennes et une amisénienne, en compagnie d'émissions phéniciennes, à Néapolis,auj. Nablus (n° 1504), encore une drachme dans un trésor du Delta égyptien (n° 1650) et même près d'Ecbatane, en Médie (n° 1790), ce qui prouve la large circulation régionale, proche-orientale et achéménide de ces monnaies, par voies terrestres et maritimes. Au début de l'époque hellénistique (325-320 av. J.-C.), le trésor de Küçük Köhne (n° 1394), sur cette même « route » (ou plutôt succession de routes) transanatolienne(s), a livré ensemble 14 drachmes sinopéennes, 10 sigloi amiséniens et 10 double-sigloi de Tarse.

τοῦ Κύδνου. καὶ μὴν ἐπὶ γε Ἴσσον καὶ τὴν κατ' αὐτὴν θάλατταν οὐτ' ἄλλη ὁδὸς συντομωτέρω ἐστὶν ἐξ Ἀμισοῦ τῆς διὰ Ταρσοῦ, οὐτ' ἐκ Ταρσοῦ ἐπὶ Ἴσσον ἐγγυτέρω ἐστὶν ἢ ἐπὶ Κύδνον, ὥστε δηλὸν ὅτι ταῖς μὲν ἀληθείαις οὗτος ἂν εἴη ὁ ἰσθμός, λέγεται δ' ὅμως ὁ μέγρι τοῦ Ἴσσικοῦ κόλπου, παρακλεπτόντων διὰ τὸ σημειῶδες.

Issique d'autre route plus courte que la route de Tarse, ni, de Tarse à Issos, de route plus proche que par l'embouchure du Kydnos, il est ainsi évident que c'est celui-ci qui est le véritable isthme et que ceux qui l'étendent jusqu'au golfe Issique trichent pour <avoir> un repère visible.

De fait, au moins de manière théorique, l'existence de cadastres perses régionaux sur ce trajet de l'isthme cappadocien et du Halys n'est pas à exclure : les territoires des cités anatoliennes ont, semble-t-il, été centuriés en parasanges au plus tard après la défaite de l'Ionie en 494 av. J.-C., dans le but d'établir les tributs à payer au Grand Roi<sup>33</sup>. Rien n'empêche donc d'imaginer – mais sans aucune preuve à l'appui – que de telles mesures, combinées à des segments connus des routes « royales » transanatoliennes, ont pu contribuer au calcul d'une telle distance minimale entre la mer Noire et l'est de la Méditerranée, pour une route qui a été considérée par les Grecs égéens et surtout par les intellectuels, sans aucune connaissance du terrain, comme plausible.

Or, le même Strabon (12.2.7) offre une deuxième explication, parfois préférée par les Modernes, mais qui n'est pas contradictoire avec la première : du haut du mont Argée, point culminant de la Cappadoce « ... ἀφ' ἧς φασιν οἱ ἀναβαίνοντες (οὔτοι δ' εἰσὶν ὀλίγοι) κατοπτρεύεσθαι ταῖς αἰθρίαις ἄμφω τὰ πελάγη τό τε Ποντικὸν καὶ τὸ Ἴσσικόν / ... au rapport des rares voyageurs qui en ont fait l'ascension, par temps clair, la vue se découvre à la fois sur les deux mers, la mer du Pont et la mer d'Issos »<sup>34</sup>. Selon la logique de Strabon et, plus généralement, dans la pensée grecque postérieure à Hérodote, cela aurait été certainement suffisant pour justifier un fort étranglement de l'Asie Mineure sur cet axe. Mais il s'agit là d'un lieu commun des cultures populaires, qui veut faire correspondre une distance perçue comme relativement courte avec sa visualisation directe, à partir d'un point d'observation surélevé. En tout cas, nous ne savons pas si Hérodote et ses sources connaissaient déjà le mont Argée (qui correspond au moderne Hasan Dağı, du côté de Garsaura, future Koloneia) et rien ne permet d'en faire la base de son estimation numérique pour l'isthme cappadocien.

Ainsi préférons-nous penser, à titre d'hypothèse, de nouveau à une réponse théorique, géométrique et grecque : en principe, Ptolémée lui-même atteste l'existence d'une certaine pratique de la part des géographes, qui consistait à déterminer les méridiens à partir des trajets nautiques (*Geographie* 1.4)<sup>35</sup>. De surcroît, nous avons les traces d'une telle détermination géométrique des distances pour l'intérieur des terres : Tite-Live (38.18.12) explique la position centrale de Gordion en Asie Mineure, par des distances dites égales par rapport aux mers de Sinope, de l'Hellespont et de la Cilicie (« ... *tria maria pari ferme distantia interuallo habet, ad Hellespontum, ad Sinopen, et alterius orae litora, qua Cilices maritimi colunt* »). Malheureusement, dans le cas qui nous intéresse, nous ignorons à la fois la forme de la péninsule micrasiatique et toutes les valeurs des périple qu'un prédécesseur d'Hérodote aurait pu prendre en compte pour arriver à la valeur de 1 000 stades, cinq jours de marche rapide, entre Sinope et Issos<sup>36</sup>. Pour le schéma présenté plus bas, nous avons supposé que la presqu'île micrasiatique a pu être vue comme un quadrilatère ou comme un trapèze isocèle, dont la grande base et les deux côtés non parallèles feraient 5 000 stades, s'il l'on empruntait les valeurs périplegraphiques de Strabon. Pour s'en tenir à Hérodote, nous savons que, quels que fussent les chiffres pris en compte, la détermination de la longueur du quatrième côté, continental, était possible, par la décomposition d'un trapèze ou d'un polygone irrégulier en triangles et en rectangles dont on savait calculer les côtés (par exemple grâce à ce qui est

<sup>33</sup> Cf. Hérodote 1.192, 6.42.

<sup>34</sup> Cf. D. Marcotte dans son commentaire au Pseudo-Scymnos, *ad loc.*, p. 258.

<sup>35</sup> Cf. F. Prontera, *La Tabula Peutingeriana nella storia della cartografia antica*, dans F. Prontera, *Tabula Peutingeriana. Le antiche vie del mondo*, Firenze, 2003, p. 17-41 (p. 21).

<sup>36</sup> Si l'on suit toujours son témoignage de 4.101, contre celui de 5.53, qui évoque 150 stades par jour sur la Route Royale.

pour nous, Modernes, le théorème de Pythagore). Et si nous ignorons à peu près tout de l'arpentage grec archaïque et classique, les tablettes géométriques mésopotamiennes offrent des exemples, théoriques et pratiques, qui nous éclairent sur ce que savait faire un géomètre au Proche-Orient et, à plus forte raison, dans la Grèce classique<sup>37</sup>.

Que le géomètre ait été une figure connue à Athènes, on le comprend facilement à la lecture même des *Oiseaux* d'Aristophane (v. 992-1020) : lorsqu'il propose à Pisthétairos de faire, à l'aide d'une règle tout droite, qu'un cercle devienne carré (« Ὁρθῶ μετρήσω κανόνι προστιθείς, ἵνα / ὁ κύκλος γένηται σοι τετράγωνος ... », v. 1004-1005), Métôn se fait très probablement l'écho des pratiques contemporaines des traceurs de villes hippodamiennes : ceux-ci devaient utiliser l'inscription des figures angulaires dans les cercles pour déterminer les proportions, les aires et les périmètres. Et même si les informations scientifiques que nous avons conservées sur les recherches géométriques pré-euclidiennes ne sont que très tardives (majoritairement contenues dans le commentaire de Proclus), nous avons connaissance des préoccupations d'Hippocrate de Chios, présent à Athènes dans les années 430 av. J.-C., qui travaillait sur des problèmes parfaitement compatibles avec les questions posées par cette première construction d'un méridien pontico-anatolo-égyptien – qu'il s'agisse de calculs de rectangles ou encore d'arcs de cercles et de lunules<sup>38</sup>.

De la même manière, pour comprendre comment les bouches du Nil pouvaient être situées en face de celles de l'Istros, on peut, dans un premier temps, supposer qu'un géomètre grec est parti du constat que l'addition des distances calculées en cabotage, à partir de Sinope, longeant l'embouchure du Pont et se tournant, le long du golfe thrace, vers l'Istros et continuant jusqu'au bout de l'Hellespont, est relativement analogue à celle d'une navigation entre Issos et le Delta, suivant le golfe syro-phénicien. En prenant des mesures très approximatives sur une carte moderne, nous arrivons, dans les deux cas, à une estimation de 950 km. Cependant, cette fois-ci, nous ne manquons pas seulement de données périplographiques de l'époque hérodotéenne : même les références d'époque romaine posent problème, dans la mesure où la valeur de 8 000 stades (soit 2 x 4 000 stades pour la traversée directe) connue par Strabon (2.5.24) entre Rhodes et Alexandrie, comprend seulement 3 000 stades, soit trois jours et trois nuits de navigation, entre le golfe d'Alexandrette et Alexandrie, les 5 000 autres étant pris pour le cabotage de la Cilicie, de la Pamphylie et de la Lycie. C'est une distance amplement sous-estimée et qui ne peut correspondre qu'à une traversée partiellement directe<sup>39</sup>. Du côté pontique, nous arrivons à plus du double de la distance calculée au sud, si l'on additionne aux quelque 3 500 stades mentionnés par Strabon (12.3.11) entre Sinope et le Hiéron, les trois jours et nuits de navigation indiqués par le Pseudo-Scylax (§ 67) entre l'embouchure du Pont et l'Istros<sup>40</sup> : l'ajout de l'Hellespont devrait augmenter davantage cette

<sup>37</sup> Nous pensons, avant tout, à la célèbre tablette babylonienne illustrant la décomposition d'un champ irrégulier en triangles et rectangles qui permettent de déduire tous les côtés et d'en calculer ainsi l'aire et le périmètre : le dessin de la tablette est reproduit dans M. Clagett, *Greek Science in Antiquity*, New York, 1955, fig. 8 p. 16. De manière plus générale, voir, dernièrement, la publication de J. Friberg, *Old Babylonian Hand Tablets with Geometrical Exercises*, dans *A Remarkable Collection of Babylonian Mathematical Texts. Manuscripts in the Schoyen Collection Cuneiform Texts I*, Copenhagen, 2007, p. 189-229, ou encore, dans le domaine néo-summérien, *Neo-Sumerian Field Plan Texts (Ur III)*, p. 137-146 ; aussi, pour la tablette YBC 4675, leçon d'école pour déduire les côtés d'un trapèze (ou d'un quadrilatère irrégulier) par conversions en figures dont les côtés peuvent être calculés : voir l'explication de P. Yuste, *Trapezoidal Partition in Old Babylonian Geometry : A Note about Tablet TMS XXIII*, *Historia scientiarum* 14.1, 2004, p. 67-76 (à partir de la publication de E.M. Bruins, M. Rutten, *Textes mathématiques de Suse*, Paris, 1961 [Mémoires de la Mission archéologique en Iran 34]). Des connaissances similaires sont mises sur le compte des Égyptiens et ce n'est, bien évidemment, pas un hasard si la tradition grecque attribuait, à Thalès ou à Pythagore, un voyage en Égypte.

<sup>38</sup> Pour une présentation succincte des échos conservés de son œuvre, voir W.R. Knorr, *The Ancient Tradition of Geometric Problems*, New York, 1993 (réimpr. d'après l'édition de Boston-Basel-Berlin, 1986), p. 15-48 ; plus généralement, voir D.H. Fowler, *The Mathematics of Plato's Academy : A New Reconstruction*, Oxford, 1999.

<sup>39</sup> Voir P. Arnaud, *Les Routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée*, Paris, 2005, p. 212, 221-222. À notre sens, cette distance pourrait également être sortie d'une triangulation. Dans tous les cas, il convient d'appuyer la remarque de Pascal Arnaud par la référence au *Stadiasme de la Grande Mer* (§ 128-155) qui compte déjà 3 260 stades entre Ptolémaïs et la ville d'Issos (si les leçons des numéraux de K. Müller, *GGM I*, p. 472-477, sont acceptées).

<sup>40</sup> Cf. Strabon 7.6.1, selon lequel on peut compter 3 830 stades entre la Bouche Sacrée de l'Istros et la Kyanée d'Europe.

distance. Notre hypothèse est donc impossible à prouver dans l'état actuel de nos connaissances sur ces distances mesurées par les Anciens.

Il y a toutefois une deuxième possibilité de calcul, cette fois-ci par des figures angulaires, correspondant à de hauts cabotages ou à des navigations hauturières. Les données numériques manquent toujours. Mais le chercheur moderne peut supposer que pour construire un  $\gamma\rho\acute{\alpha}\mu\mu\alpha$  traversant le Nil, la Cilicie, Sinope et l'Istros, il suffisait de dresser, au sud et au nord de la péninsule anatolienne, des triangles qui ont des bases supposées équivalentes et qui mesureraient, si l'on suit Strabon, environ 5 000 stades. Connaissant au moins deux des côtés de ces triangles, par haut cabotage ou, comme cela a pu être le cas assez vite dans le cas d'un trajet Cnide/Rhodes et le Delta, par une traversée hauturière, on peut déduire leur troisième côté. Pour plus de précision, on aurait pu faire intervenir aussi les valeurs des arcs de cercles qui correspondraient aux cabotages proches des côtes et dont les extrémités coïncidaient avec les angles de ces triangles imaginaires. Dans tous les cas, si l'on combine, à titre d'hypothèse, les données de Strabon, on peut supposer que l'isthme cappadocien, aligné sur le « méridien » Nil-Istros, a pu être imaginé comme un trapèze. Les deux côtés non parallèles de ce trapèze pouvaient appartenir, en même temps, à deux triangles isomètres ou, du moins, équivalents, l'un tracé dans la mer Noire, l'autre dans l'est de la Méditerranée.

Pour plus de clareté, nous mettons en parallèle avec cette figure, que nous supposons déduite par un géographe classique à partir de sommes périplographiques assez arbitraires, une image cartographique moderne, sur laquelle nous avons représenté les deux triangles face à face :

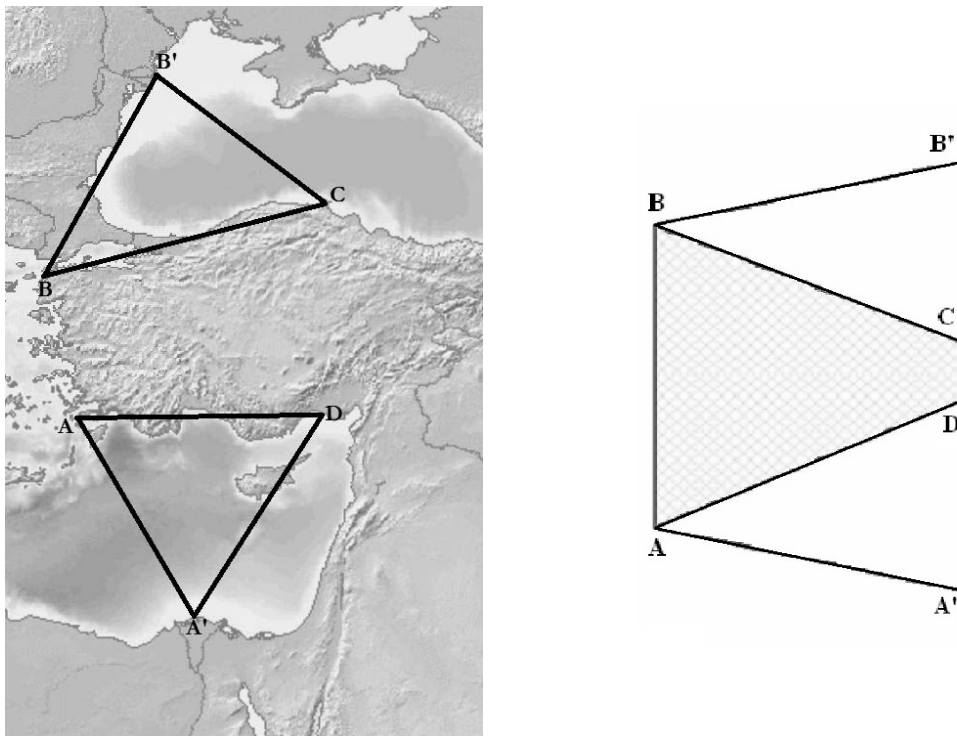


Fig. 1. Dédiction hypothétique de l'alignement des embouchures du Nil et de l'Istros.

Avant de passer aux explications concernant la perception et la construction de l'espace et, tout particulièrement, des bassins des deux grands fleuves œkouméniques qui ont permis à Hérodote d'aboutir à cet axe et de le justifier, il convient d'attirer l'attention sur quelques dérives dans les études antérieures. De même qu'il est illusoire de croire encore aujourd'hui à un chemin qui aurait relié Sinope à la Cilicie antique, à travers les montagnes cappadociennes, il nous est difficile de croire à des traversées directes entre Sinope et Istros à quelque époque de l'Antiquité que ce soit. Cela ne signifie point qu'il faille nier les contacts entre les deux villes. Certes, l'épigraphie majeure (non amphorologique) n'a relevé, à l'heure

actuelle, aucune trace d'un Sinopéen à Histria ou d'un Histrien à Sinope<sup>41</sup>. Les timbres sinopéens, si abondants sur les sites danubiens, ne concernent que la période strictement comprise entre le IV<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avec un pic significatif au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>42</sup>. Il existe, en revanche, des similitudes numismatiques incontestables entre les deux colonies milésiennes que nous ne savons pas encore expliquer<sup>43</sup>. Quelle que fût l'intensité des contacts entre ces deux cités au fil de leur histoire, des trajectoires nautiques composites, donnant la préférence au cabotage ou au haut cabotage, semblent avoir constitué la règle dominante. Sans nul doute, du côté de l'Égypte la situation est différente, mais là-aussi l'île de Chypre a dû souvent servir de repère ou d'escale dans les traversées.

Quelle que fût l'origine de cet alignement de repères majeurs au niveau de l'œkoumène et de son estimation chiffrée, il semble évident, à la lecture des *Histoires*, qu'Hérodote lui-même ne s'intéresse guère à leur raison d'être et se contente de les transformer en raison d'être de sa propre argumentation. Sur sa carte mentale, la Scythie et l'Égypte-Libye se font face et se complètent, tant d'un point de vue géo-ethnographique, que d'un point de vue historique, comme les deux cornes du croissant achéménide. La scission historique, principalement post-marathonienne, entre Occident et Orient, se superpose à l'ancienne bipolarité Nord-Sud, Couchant d'été-Levant d'été *versus* Couchant d'hiver-Levant d'hiver, qu'on a déjà évoquée sous la forme d'une opposition entre le pays d'Achille et le pays de Memnon. Tout en accomplissant son rôle d'enquêteur, Hérodote apporte des preuves supposées nouvelles pour ce dualisme géographique à racines folkloriques : il s'agit de l'analogie polarisante entre les bassins entiers des deux plus grands fleuves du monde, l'Istros et le Nil.

### 1.2.2. Deux cours analogues

Le face à face des embouchures des deux fleuves semble une idée généralement acceptée à l'époque de l'élaboration des *Histoires* : Hérodote réclame seulement l'originalité du parallélisme de leurs lits et, tout particulièrement, du trajet occidental du Nil. En effet, même si les Modernes discutent depuis le XVI<sup>e</sup> siècle sur l'hydrographie hérodotéenne de l'Istros, nous n'avons pas connaissance d'une contestation antique explicite du texte<sup>44</sup>. Font exception, bien entendu, les corrections et les nouvelles théories qui ont relié l'Istros et l'Istrie adriatique au moins à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>45</sup> et l'Istros et le *Danubius* à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>46</sup>. D'ailleurs, Hérodote lui-même suggère un certain

<sup>41</sup> Cf. D. French, *Sinope and the Thracian Coast*, Thracia Pontica 2, 1985 (Sozopol, 4-7 Octobre 1982), p. 85-88.

<sup>42</sup> Voir N. Conovici, *The Dynamics of Trade in Transport Amphoras from Sinope, Thasos and Rhodos on the Western Black Sea Coast : a Comparative Approach*, dans V.F. Stolba, L. Hannestad (éd.), *Chronologies of the Black Sea Area in the Period c. 400-100 BC.*, Aarhus, 2004 (*Black Sea Studies*, 3), p. 97-117.

<sup>43</sup> Il s'agit des mystérieuses monnaies sinopéennes, histriennes et olbiennes qui ont en commun le sigle de l'aigle et du dauphin (présent ultérieurement aussi sur les timbres amphoriques sinopéens). Devant les très nombreuses théories développées à leur égard (avec des interprétations culturelles, où le dauphin serait Apollon Delphinios et l'aigle Zeus, politiques, pour le monde grec et l'Empire perse, philosophiques, pour la mer et la terre, ou encore sociales, pour le peuple et les aristocrates : cf., entre autres, la synthèse de L. Ruscu, *Relațiile externe ale orașelor grecești de pe litoralul românesc al Mării Negre*, Cluj, 2002, p. 195sq.), nous devons rester prudents, surtout parce que les chronologies des numismates continuent à changer. Voir, dernièrement, V. Stolba, *Fish and Money : Numismatic Evidence for Black Sea Fishing*, dans T. Bekker-Nielsen (éd.), *Ancient Fishing and Fish-Processing in the Black Sea Region*, Aarhus, 2004 (*Black Sea Studies*, 2), p. 115-132, qui argumente en faveur d'un symbolisme scythe (ciel-terre/eau), pourtant difficilement explicable dans un contexte grec et, à plus forte raison, micrasiatique.

<sup>44</sup> Par exemple, Henricus Loritius Glareanus (*apud* C.B.A. Fickler, *Die Donau-Quellen und das Abnabagebirg der Alten. Eine geographische Untersuchungen als Excurs zu Taciti Germania, cap. I*, Karlsruhe, 1840, p. 6-7) estimait qu'Hérodote aurait fait confusion avec la ville celtique de Prygen / Pregon / Brigen / Brigach. Cette équivoque a été retenue par l'érudition allemande du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle : J. Hopfner, Πυργήνη (*Herod. II, 33*), PhW 1934, p. 368, et H. Wirth, *Die Donauquelle bei Herodot im Lichte des oberrheinischen Humanismus*, PhW 40/44, 1943, p. 311-312. Récemment, cf. K.D. Linsmeier, *Pyrene, im Land der Kelten*, Abendteuer Archäologie 4, 2006, p. 28-34.

<sup>45</sup> Théopompe 115 F 129 *apud* Strabon 7.5.9 et 130 *apud* le Ps.-Scymnos v. 369-390, Ps.-Scylax § 20, Aristote, *Histoire des animaux* 8.13 598b, et *Mirabilium auscultationes* 839b. Si l'on croit un scholiaste d'Apollonios de Rhodes, cette tradition pourrait remonter au *Prométhée enchaîné* d'Eschyle (fr. 197 Nauck<sup>2</sup> = 330 Mette, *apud* Schol. ad Apoll. Rhod. 4.282).

<sup>46</sup> Cf. César, *La Guerre des Gaules* 6.25.2, Diodore de Sicile 4.56, 5.25, etc. Voir, avec tous les détails, K.G. Brandis, *Danuvius I...* ; cf. aussi, pour les aspects linguistiques, P. Kretschmer, *Zum Balkan-Skythischen. I.*

consensus au sujet de cette forme de l'Istros : il considère non seulement que le fleuve était bien connu (« πρὸς πολλῶν γινώσκειται », 2.34), mais aussi qu'il pouvait être l'argument fondamental de son raisonnement inductif pour la forme de l'œkoumène.

Certes, Aristote (*Météorologiques* 1.13 350b) semble corriger Hérodote, lorsqu'il fait jaillir l'Istros, comme le Tartessos (moderne Guadalquivir), des monts Pyrénées, et non pas d'une ville Pyrène. Cela est en accord avec sa théorie des sources montagneuses des fleuves. Mais pouvoir localiser cette source aristotélicienne de l'Istros et savoir quelle était la forme des Pyrénées dans la perception du monde d'avant Polybe et la conquête romaine, c'est une tâche difficile<sup>47</sup>. D'ailleurs, la situation des sources de l'Istros n'allait être définitivement clarifiée ni à l'époque romaine : au II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., Élien (*Histoire des animaux* 14.23) fait jaillir « le roi des fleuves » des Alpes. L'Istros garde ainsi sa primauté hérodotéenne, tout en faisant l'objet d'un éloge symbolique hellénistique<sup>48</sup>.

Aujourd'hui encore, nous ne pouvons que reconnaître notre ignorance à propos des réalités qui se cachaient derrière la ville Pyrène et les fleuves Alpis et Karpis. On ignore si la tradition orale ultime sur laquelle il s'appuie avait réellement transformé des chaînes de montagnes en rivières et en villes. Si tel était le cas, nous devrions lire le paragraphe 2.33 comme s'il situait la source de l'Istros dans les Pyrénées, pour traverser ensuite les chaînes perpendiculaires, du Sud vers le Nord, des Alpes et des Carpates – bien que ceux-ci n'aient été reconnus comme massifs montagneux qu'à partir de Ptolémée<sup>49</sup> et qu'ils n'aient jamais été dotés dans l'Antiquité d'une étendue qui ressemblât à celle des cartes modernes et qui envisageât leur croisement avec le Danube<sup>50</sup>.

On peut également penser que les informations d'Hérodote étaient dérivées d'une réalité géo-historique certaine : l'Occident, si peu connu à l'époque, aurait pu inclure une véritable Pyrène, fût-elle une ville grecque (comme Port-Vendres [?], nommé aussi *Portus Pyrenaicus*)<sup>51</sup>, fondation des Massaliotes (à Emporion / Ampurias [?])<sup>52</sup>, ou autre ville barbare, plus ou moins imaginaire, portant un nom à

*Der Name der Donau. 2. Die Flußnamen Danastius und Danapris. 3. Die Danaerfrage. 4. Skythen und Thraker*, Glotta 24, 1936, p. 1-55.

<sup>47</sup> On pourrait consulter, à cet égard, F. Prontera, *Otra forma de mirar el espacio : geografía e historia en la Grecia antigua*, Málaga, 2003 (non uidi), et *La península ibérica nella cartografia ellenistica*, dans G. Cruz Andreotti, P. Le Roux, P. Moret (éd.), *La invención de una geografía de la Península Ibérica I. La época republicana // L'invention d'une géographie de la péninsule ibérique. I L'époque républicaine. Actas del Coloquio Internacional celebrado en la Casa de Velásquez de Madrid entre el 3 y el 4 de marzo de 2005*, Madrid, 2006, p. 15-30, et D. Marcotte, *De l'Ibérie à la Celtique : géographie et chronographie du monde occidental avant Polybe*, *ibid.*, p. 31-38.

<sup>48</sup> Cf. H. Graßl, *Älian und der König der Flüsse*, dans U. Fellmeth, P. Guyot, H. Sonnabend (éd.), *Historische Geographie der Alten Welt. Grundlagen, Erträge, Perspektiven. Festgabe für Eckart Olshausen aus Anlass seiner Emeritierung*, Hildesheim-Zürich-New York (Spudasmata 114), p. 165-170.

<sup>49</sup> *Géographie* 3.5.1, 5, 6, 8 ; 3.7.1 ; 3.8.1 Müller = 3.5.6, 15, 18 ; 3.7.1 ; 3.8.1 Stükelberger-Graßhoff, etc.

<sup>50</sup> Cf. J. Partsch, *Alpes*, RE I, 1894, col. 1599-1612 ; C. Lackeit, *Karpis*, RE XX, 1919, col. 2006, et A. Herrmann, *Karpates*, RE XX, 1919, col. 1999-2000. Il convient de noter cependant le témoignage de Jordanès, *Getica* 74, qui écrit, vraisemblablement à partir de sources romaines impériales aujourd'hui perdues, « *Daciam dico antiquam (...) corona montium cingitur* ».

<sup>51</sup> Cf. Pomponius Méla 2.84. Voir R. Dion, *Le Danube d'Hérodote...*, A.B. Lloyd, *Herodotus Book II : Commentary 1-98*, Leiden, 1976 (ÉPRO), ad 2.33, p. 141-144.

<sup>52</sup> Voir, pour les sources, R. Grosse, *Pyrene 1-2*, RE XLVII, 1963, col. 13-18. L'idée de l'identification avec une ville réelle est ancienne : cf. L. Pearson, *Herodotus on the Source of the Danube*, CIPh 29.4, 1934, p. 328-337. C'est J. Hind (*Pyrene and the Date of the Massaliot Sailing Manual*, RSA 2, 1972, p. 39-52) qui a plaidé avec le plus de force pour l'identification avec Emporion, sur la base de la proximité des Pyrénées et de la Celtique historique. Le problème de cette théorie, en dehors de l'imprécision qu'elle supposerait de la part d'Hérodote, est que l'établissement d'Emporion portait ce nom vraisemblablement dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (cf. SEG 37.838 ; la première attestation littéraire est le Ps.-Scylax § 2) : voir, plus récemment, A.J. Domínguez, *Spain and France (Including Corsica)*, dans M.H. Hansen, Th.H. Nielsen (éd.), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, 2004, p. 157-171 (p. 161-162 et 164, n° 2, « Emporion »). Ce savant n'exclut pas la possibilité selon laquelle Pyrène aurait été le nom du premier établissement insulaire (ce qui impliquerait néanmoins une confusion totale d'Hérodote), celui-là même qui est désigné par Strabon (3.4.8) comme « *παλαιὰ πόλις* » et qui apparaît chez Aviénus (*Ora maritima*, v. 558-561) comme *Pyrene*. Cependant, Pyrène n'est pas le seul candidat pour Emporion : Cypsela, autre hapax d'Aviénus (*Ora maritima*, v. 527-529), est, à son tour, identifiée avec le célèbre établissement

résonances similaires, en Ibérie<sup>53</sup>. Deux cours d'eau, qui se situeraient au nord-est du Pô, comme les modernes Save (Σάος chez Strabon 4.6.10, *etc.*) ou Drave (Δράος chez *Souda s.u.*)<sup>54</sup>, auraient pu être nommés Karpis et Alpis parce qu'on les aurait associés aux montagnes dont ils jaillissaient (si ces montagnes portaient déjà les noms de « Carpates » et d'« Alpes »), à l'est du fleuve Broggos (moderne Morava)<sup>55</sup>. Enfin, les Anciens auraient pu confondre des noms locaux, connus seulement par voie orale et ayant des sonorités similaires : ainsi, pourrait-on supposer, par exemple, que l'Alpis qu'Hérodote plaçait au nord de l'Ombrie aurait été le fleuve de l'Albis (moderne Elbe), même si ce toponyme n'est attesté dans les sources écrites qu'au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>56</sup>. De la même manière, le Karpis hérodotéen pourrait préfigurer l'établissement danubien et pannonien Karpis (moderne Cirpi / Dunabogdány), que Ptolémée allait situer près de la boucle du Danube, dans la région de Budapest<sup>57</sup>. Mais d'autres homonymes barbares sont de bons candidats pour une telle confusion, comme, par exemple, l'ethnique ibérique *Karpesioi*<sup>58</sup>.

Il y a, malgré tout, un texte antique susceptible de contenir plus d'informations sur le contexte scientifique dans lequel Hérodote a élaboré son raisonnement sur les sources de l'Istros : c'est le périple versifié, connu sous le nom d'*Ora maritima* d'Aviénus. C'est un texte difficile, dont les sources font l'objet d'incessantes discussions scientifiques<sup>59</sup>. Mais ses vers 552-559 évoquent une certaine ville *Pyrene*, disparue, où les Massaliotes venaient faire commerce, à sept jours de navigation rapide, vers l'est, avant le littoral atlantique des Kynétai. On ne saurait s'empêcher de voir transparaitre dans ce texte, quelle que fût la date de ses sources directes, la voix ancienne d'un logographe ou d'un périplologue qui aurait eu les mêmes connaissances géographiques qu'Hérodote. L'arrière-pays, avec les sommets pyrénéens chargés de pins, ce pays des Sordes vivant au milieu des bêtes sauvages (« *piniferae stant Pyrenae uertices / inter ferarum lustra ducebant diem* », v. 548-549) devait rappeler, dans l'esprit d'un Hérodote, les terres des animaux féroces traversées par les jeunes Nasamons téméraires qui, au bout de leur voyage par la terre sauvage et le désert, avaient trouvé un fleuve occidental avec des crocodiles (2.32)<sup>60</sup>.

Outre l'identification de ces toponymes, c'est tout le cours du fleuve, la manière dont il a été connu et rendu connu jusque dans le Pont et l'Égée grecque, qui posent problème. Nonobstant le succès de la thèse exprimée par Roger Dion dans *Le Danube d'Hérodote*, nous ne croyons point à l'existence d'une réelle « route du Danube », unissant le Sud de la France au Pont-Euxin, qu'Hérodote, tel un explorateur des siècles modernes, aurait mal notée dans ses aide-mémoire, en la surinterprétant comme « cours du Danube ». La persistance de l'idée d'un bras ou d'une source adriatique de l'Istros, appuyée surtout sur une homonymie désormais bien expliquée dans le cadre des langues thraces ainsi que sur la très ancienne tradition d'un fleuve du Couchant d'été venant des Hyperboréens, pourrait, en effet, correspondre à des connaissances relatives à une circulation des biens sur le cours moyen et inférieur, aussi loin que les régions appartenant à la Serbie actuelle – soit sur une distance de plus de 1 000 km en amont de l'embouchure. Les monnaies à deux têtes, que nous interprétons comme des échos de cette théorie, enterrinées dans la plus célèbre variante du retour des Argonautes, confirmeraient la reconnaissance de ces contacts à Histria<sup>61</sup>. L'archéologie l'a désormais bien montré : à l'époque même où les Grecs

---

ibérique : cf. A.N. Oikonomides, *New Evidence Supporting the Identification of the City of Kypsela with Palaeopolis in Ampurias*, Antipolis 1, 1974, p. 8-16.

<sup>53</sup> Cf. Étienne de Byzance *s.u.* « Κυρήνη ».

<sup>54</sup> *Contra* L. Pearson, *Herodotus...*, p. 331 n. 13.

<sup>55</sup> Cf. Hérodote 4.49, reproduit *supra*.

<sup>56</sup> Voir M. Ihm, *Albis I*, RE I, 1894, col. 1317.

<sup>57</sup> *Géographie* 2.11.3, 2.15.3, 3.7.1 Müller = 2.11.5, 2.15.4, 3.7.1 Stückelberger-Graßhoff.

<sup>58</sup> Voir, pour les sources concernant cet ethnique, Keune, *Karpesioi*, RE XX, 1919, col. 2004, et *Kynesioi*, RE XXIII, 1924, col. 1.

<sup>59</sup> Voir le bilan critique des théories modernes chez F.J. González Ponce, *Avieno y el periplo*, Sevilla, 1995, *passim* ; aussi, L. Antonelli, *Il periplo nascosto. Lettura stratigrafica e commento storico-archeologico dell'Ora maritima di Avieno*, Padova, 1998. En général, sur Aviénus et sur sa datation, voir dernièrement D. Marcotte, *Aviénus, témoin de Julien. Pour une interprétation et une datation nouvelles de la Descriptio orbis terrae*, REL 78, 2000, p. 195-211.

<sup>60</sup> Voir, avec la bibliographie concernant les théories antiques des crues, A.B. Lloyd, *Herodotus Book II : Commentary 1-98...*, ad 2.19-27, p. 91sq.

<sup>61</sup> Les premières monnaies en argent frappées à Histria, au cours du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (la date précise étant encore très débattue, cf., e.g., Gh. Poenaru Bordea, *Coloniile grecești din Dobrogea. Emisiunile monetare*, dans

s'installaient dans la mer Noire, les porteurs des cultures archéologiques relevant du « phénomène Basarabi » – pour reprendre l'expression d'Alexandru Vulpe – étaient nécessairement en contact le long du fleuve. La carte des découvertes céramologiques révèle un véritable couloir (culturel, économique, ou ethnique) menant des sites localisés entre les embouchures des fleuves nord-ouest pontiques jusqu'au Danube serbe, à la confluence avec la Save, et parfois même au-delà, jusqu'au cœur de l'Autriche (Baden-Baden)<sup>62</sup>. Cela ne signifie pourtant pas qu'on remontait continuellement l'Istros sur des distances aussi longues : le fleuve devait apparaître plutôt comme une zone culturelle de contacts possibles, directs et surtout indirects, entre le Pont et les Balkans<sup>63</sup>. La découverte de céramiques grecques communes, dont on peut établir l'origine, le prouve : à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ces produits manufacturés prennent la route du fleuve, mais ils sont diffusés en grandes quantités seulement sur le cours inférieur et sur les cours de ses principaux affluents<sup>64</sup>. Les sources littéraires tardives confirment d'ailleurs l'obstacle représenté par l'encaissement des rivages montagneux aux défilés des Portes de Fer, pour ceux qui voulaient passer du cours inférieur et au cours moyen. En évoquant les voyages de Julien et de Gratien, de l'Illyrie vers l'Orient, au IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., Ammien Marcellin fait état d'une route fluviale, venant de Sirmium, qui abandonnait le fleuve dans cette région pour continuer vers la Thrace, sur les affluents<sup>65</sup>.

Ainsi, l'image géographique d'un Istros jaillissant près ou au-delà d'une ville ou, à plus forte raison, d'une montagne Pyrène qui serait au-delà des Alpes et de l'Ombrie nord-italique ne peut être qu'une construction théorique née dans l'esprit d'un Méditerranéen. Comme l'Éridan des poètes n'apparaît pas sur la carte mentale d'Hérodote, l'image construite de l'Istros pouvait englober les différents échos sur plusieurs grands cours d'eau du Nord-Est, comme le Pô, le Rhône ou le Rhin. Seul cet Istros, vraisemblablement déjà imaginé comme tel dans la logographie pré-hérodotéenne, pouvait soutenir la mappemonde mentale d'Hérodote et sa construction symétrique des axes du Nord et du Sud.

---

*Istoria Românilor...*, p. 557-571, et, avec V. Lungu, *Un trésor de monnaies d'Istros à Orgamé*, dans A. Avram, M. Babeș [éd.], *Civilisation grecque et cultures antiques périphériques. Hommage à Petre Alexandrescu à son 70<sup>e</sup> anniversaire*, Bucarest, 2000, p. 282-300), sont des didrachmes d'étalon supposé attique, ayant sur l'avvers deux visages masculins tête-bêche, à l'intérieur d'un *quadratum incusum*, et sur le revers un aigle sur dauphin avec la légende ΙΕΤΡ(I). Nous sommes persuadée par la théorie d'une représentation du fleuve homonyme, excellent symbol pour cette colonie archaïque, si l'on pense au statut théologique et mythologique de grand fleuve de l'œkoumène. Quant à la représentation iconographique, les deux *στρομάτα* opposés (qui n'ont aucun autre parallèle dans la numismatique antique et qui ne correspondent guère aux images habituelles des Dioscures, dont le culte est pourtant attesté à Istros) auraient recommandé Istros, fleuve et cité, à la fois comme un *unicum* dans le monde grec et comme une voie de communications transeuropéenne exceptionnelle, qui aurait été exploitée déjà par les Argonautes. Voir, à cet égard, H. Hommel, *Das Doppelgesicht auf den Münzen von Istros*, dans *Beiträge zur Alten Geschichte. Festschrift für Franz Altheim I*, Berlin, 1969, p. 262-267, et J.G.F. Hind, *Istrian Faces and the River Danube*, NC 10, 1970, p. 7-17. Dernièrement, l'inventaire des hypothèses interprétatives de cet avers a été repris par un article qui y ajoute, hélas, la moins convaincante de toutes : W.C. Saslaw, P. Murdin, *The Double Heads of Istrus : the Oldest Eclipse on a Coin ?*, JHA 35, 2004, p. 21-27.

<sup>62</sup> Voir, e.g., avec ses cartes édifiantes et bibliographie, A. Vulpe, *Epoca metalelor. Prima epocă a fierului. Perioada mijlocie (cca 850/800-650 a.Chr.)*, dans M. Petrescu-Dîmbovița, A. Vulpe (éd.), *Istoria românilor I...*, p. 327-338, et M. Kašuba, *Zur Entstehung der Basarabi-Kultur in Osteuropa*, dans M. Blečić et al. (éd.), *Scripta praehistorica in honorem Biba Teržan*, Ljubljana, 2007 (Situla 44), p. 369-380.

<sup>63</sup> Pourtant, les interprétations positivistes, comme celle de O. Zanco, *Gli Argonauti e la protostoria*, SCO 6, 1957, p. 194-213, sont à exclure. Aucune découverte archéologique ne permet de supposer aujourd'hui le transfert terrestre des bateaux entre la Save, Ljubljana et l'Istrie adriatique, comme le supposait R. Hennig, *Die Ursache des Glaubens an eine adriatische Mündung der Donau*, RhM 81, 1932, p. 204-208.

<sup>64</sup> Voir pour une synthèse rapide et récente A. Vulpe, *Sfârșitul primei epoci a fierului și formarea civilizației celei de-a doua epoci a fierului (Hallstattul târziu: 650-450 și începuturile Latênului ± 450-300 a.Chr.)*, dans M. Petrescu-Dîmbovița, A. Vulpe (éd.), *Istoria românilor I...*, p. 464-500 (p. 490-494). Pour les monnaies, retrouvées également sur les cours inférieurs du Danube et des affluents, voir G. Talmățchi, *Aspects of the Circulation of the Greek Coin (Other Than the West-Pontic Dobrujan Ones) between the Danube and the Euxine Sea, during the Autonomous Period*, *Studia Antiqua et Archaeologica* 10-11, 2004-2005, p. 115-123.

<sup>65</sup> 21.10.2-4, 31.11.6. Cf. C. Vogler, *L'Image de deux fleuves frontières de l'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle : le Rhin et le Danube dans Ammien Marcellin*, dans F. Piquet (éd.), *Le Fleuve et ses métamorphoses. Actes du colloque tenu à l'université Lyon 3 – Jean Moulin, les 13, 14 et 15 mai 1992*, Paris, 1993, p. 153-159 (p. 153-155), et, plus généralement, J.J. Wilkes, *The Roman Danube : An Archaeological Survey*, JRS 95, 2005, p. 124-225 (p. 146-148, 180-194).

En effet, la nouveauté mise en avant dans le λόγος sur l'Égypte est la déviation occidentale du cours du Nil, avec toutes les implications scientifiques que cette théorie entraînait dans les débats de l'époque. D'un point de vue moderne, Hérodote confondait le Nil avec le Niger<sup>66</sup> ou avec le Bahr el-Ghazal<sup>67</sup>, à la suite peut-être d'autres auteurs, comme Promathos de Samos<sup>68</sup>. Mais, du point de vue de l'histoire des savoirs, Hérodote révolutionne la science ionienne qui aurait pensé le Nil comme un axe sud-nord (cf. 2.22). Il pouvait ainsi considérer qu'il avait réglé, en plus de la question des sources, le problème des crues du Nil, à travers la Libye supérieure (2.25). Certes, il était obligé à soigner son argumentation pour que l'absence de crues sur l'Istros (4.50, cité *supra*) ne contredise pas la symétrie de son monde. Si Vitruve (8.2.6-7), Pline l'Ancien (5.51, suivant le roi Juba, ainsi que 6.188, 194, suivant un certain Dalion de Méroé, du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), Pomponius Méla (3.96) et, à leur suite, Orose (1.2.31) et même la source de la deuxième carte dite de Saint-Jérôme (*BM* 10049.64v) ont tracé un Nil occidental, parallèle à la Méditerranée<sup>69</sup>, c'est parce qu'Hérodote, le critique des Ioniens et le contemporain des Sophistes, a cru à un monde délimité par l'Istros et par le Nil. Pour construire sa mappemonde mentale, il a utilisé, comme ses savants prédécesseurs, la généralisation et l'heuristique géographique. Celles-ci lui permettaient d'induire, à partir de quelques renseignements descriptifs et narratifs et d'une conviction structurelle analogisante et polarisante, une image totale du monde habité. L'ambition d'Hérodote n'était pas plus modeste que celle du regard panoptique de ses prédécesseurs, poètes ou scientifiques.

Les études générales consacrées pendant les dernières décennies aux *Histoires* ont mis en évidence les aptitudes critiques et l'empirisme de l'enquêteur, sa volonté de corriger les Anciens, particulièrement à propos de leurs cartes et, en même temps, sa dette envers eux en matière de connaissances et de savoirs. En tentant d'éclaircir, à notre tour, la présence des régions istro-pontiques sur les « mappemondes en mots » de l'historien, nous avons pu remarquer comment celui-ci met à profit des informations choisies de façon critique et comment il les exploite, en tant que facteurs inductifs, dans ses démonstrations. Pour Hérodote, la terre (dans le sens de terre habitée) n'est pas ronde ; elle apparaît comme bipartite, du moins selon certaines de ses caractéristiques physiques. Mais au-delà du Pont-Euxin et du cours trans-européen du Danube, les lecteurs ou les auditeurs d'Hérodote étaient invités à envisager une *terra incognita*. La mer Noire, élément de la série des mers grecques, « intérieures », est mesurable et transposable en carte. L'Istros, Sinope, la Cilicie et le Nil représentent la série *graphique*, en partie mesurable, probablement empruntée à des géomètres : nous avons essayé de comprendre leur logique, à travers le témoignage hérodotéen qui déforme ces renseignements dans la mesure où il les extrait de leur contexte, il ne s'intéresse pas à leur véritable portée scientifique et les met à l'œuvre dans sa propre démarche heuristique. Certes, derrière la construction parallèle de l'Istros et du Nil il y a une longue tradition épique, qui mettait face à face Achille et Memnon, Scythes ou Thraces et Égyptiens ou Éthiopiens. Mais pour passer d'un circuit mythico-épique du monde, où ces hydronymes sont d'ambigus indicateurs de directions, à une représentation bidimensionnelle, il faut supposer un processus de rationalisation, de géométrisation de l'espace. L'historien empiriste n'en a gardé que des bribes : sa manière de reconstruire mentalement l'espace oekouménique passe sous silence les distances, pour mettre en avant les caractères des peuples. Pour comprendre vraiment la spécificité de l'Istros chez Hérodote, il convient de remettre le fleuve dans son contexte géo-ethnographique.

<sup>66</sup> Cf. e.g., dans la riche bibliographie sur la question, R. Hennig, *Kulturgeschichtliche Studien zu Herodot IV. Die angebliche Kenntnis des Flusses Niger*, RhM 83, 1934, p. 201-210 (p. 206sq.) ; C.K. Meek, *The Niger and the Classics : The History of a Name*, *The Journal of African History* 1.1, 1960, p. 1-17 (avec une interprétation historicisante). Dernièrement, pour la réalité des informations hérodotéennes sur l'Afrique des caravanes, voir M. Liverani, *The Libyan Caravan Road in Herodotus IV.181-185*, *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 43.4, 2000, p. 496-520.

<sup>67</sup> Cf. A.B. Lloyd, *Herodotus Book II : Commentary 1-98...*, ad 2.32, p. 135sq., et J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*, Paris, 1978, p. 177-183.

<sup>68</sup> 646 F 1.5 *apud* Ps.-Aristote, *Sur l'inondation du Nil* § 5, cf. Aristote, *Météorologiques* 1.13 350b.

<sup>69</sup> Pour une liste complète des sources, voir E. Honigmann, *Nil...* ; aussi B. Postl, *Die Bedeutung des Nil ...*, p. 74sq. ; plus particulièrement sur Hérodote, voir maintenant J.-Y. Carrez-Maratray, *Les Branches du Nil d'Hérodote et le désastre athénien de l'île Prosopis*, CRAI 147, 2003, p. 939-954.

## 2. L'Istros et la Scythie

Revenons au lien fondamental entre l'Istros et les Scythes et regardons de plus près le rôle joué par le fleuve dans la structuration mentale du Nord hérodotéen. La lecture du quatrième livre des *Histoires*, assorti de passages du premier livre, met en avant le double rôle de l'Istros, à la fois frontière et axe du monde scythe.

### 2.1. L'Istros comme frontière : Istros-Araxes *versus* Istros-Tanaïs

La Scythie d'Hérodote est carrée<sup>70</sup>. Cette forme géométrique a toutes les chances d'être une construction mentale purement grecque : l'existence d'un royaume ou d'une union tribale scythe est d'autant plus problématique au VI<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle qu'Hérodote lui-même n'évoque jamais un maître unique de toute la steppe européenne. Thucydide confirme d'ailleurs ce manque d'unité<sup>71</sup>. Un chef des Scythes, Atéas, n'est attesté qu'au milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : il s'agit sans doute d'une exception<sup>72</sup>.

L'existence d'une Scythie n'est pas contradictoire avec le caractère essentiellement nomade des Scythes. Selon les historiens et les archéologues modernes, chaque peuple nomade n'est pas un voyageur dans l'absolu, mais qu'il a son aire de nomadisme : dans le cas des Scythes des VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles av. J.-C., cette aire correspond aux bassins des grands fleuves nord-pontiques. Cela permet d'affirmer qu'Hérodote avait des raisons bien réelles pour mettre l'hydrologie au cœur de son système de structuration spatiale de la Scythie<sup>73</sup>. Le fleuve Istros pourrait avoir marqué, depuis des temps plus anciens, une sorte de frontière mentale entre le monde scythe et le monde thrace.

<sup>70</sup> Pour la question, nous renvoyons à notre thèse *La Plus Merveilleuse des mers...* .

<sup>71</sup> 2.97 : « Τῶν γὰρ ἐν τῇ Εὐρώπῃ ὅσαι μεταξὺ τοῦ Ἰονίου κόλπου καὶ τοῦ Εὐξείνου πόντου μεγίστη ἐγένετο χρημάτων προσόδω καὶ τῇ ἄλλῃ εὐδαιμονία, ἰσχύϊ δὲ μάχης καὶ στρατοῦ πλήθει πολὺ δευτέρα μετὰ τὴν Σκυθῶν. ταύτη δὲ ἀδύνατα ἐξισοῦσθαι οὐχ ὅτι τὰ ἐν τῇ Εὐρώπῃ, ἀλλ' οὐδ' ἐν τῇ Ἀσίᾳ ἔθνος ἐν πρὸς ἐν οὐκ ἔστιν ὅτι δυνατὸν Σκύθαις ὁμογνω-μονοῦσι πᾶσιν ἀντιστῆναι. οὐ μὴν οὐδ' ἐς τὴν ἄλλην εὐβουλίαν καὶ ξύνεσιν περὶ τῶν παρόντων ἐς τὸν βίον ἄλλοις ὁμοιοῦνται / Car parmi tous <les peuples> de l'Europe, habitant du golfe Ionien jusqu'au Pont-Euxin, <ce royaume odryse> était le plus grand par l'importance de ses ressources financières et par sa prospérité économique en général ; mais du point de vue de la puissance militaire et de celui des effectifs de l'armée, il n'était que loin derrière les Scythes. En effet, ce n'est pas seulement qu'aucun État en Europe n'est capable de rivaliser avec cette <force>, mais aussi en Asie, aucun peuple n'est assez fort pour leur tenir tête à lui seul, si tous les Scythes sont unis. En vérité, ils ne sont pas du tout sur le même pied que les autres <peuples> pour la prudence et pour l'intelligence des circonstances de la vie ».

<sup>72</sup> Sur la confrontation de Philippe II de Macédoine et du Scythe Atéas, voir Justin 9.2, la source principale pour les Modernes ; cf. Eschine, *Contre Ctésiphon* § 128 ; Strabon 7.3.18 ; Didymus, *In Demosthenem* (P.Berol.) 11 l. 40-49 Pearson-Stephens ; Frontin, *Stratagèmes* 2.4.20, 2.8.14 ; Lucien, *Makrobioi* § 10 ; Plutarque, *Regum et imperatorum apophthegmata* 174e-f, *An seni respublica gerenda sit* 792c, *Non posse suauius uiui secundum Epicurum* 1095f ; Clément d'Alexandrie, *Stromates* 5.5 (cf. V. Iliescu, *Le Problème des rapports scytho-byzantins au IV<sup>e</sup> s. av. n. è.*, *Historia* 20, 1971, p. 172-185) ; Orose 3.13.4sq., etc. J. Gardiner-Garden, *Ateas and Theopompus*, *JHS* 109, 1989, p. 29-40, comme bien avant lui A. Momigliano, *Dalla spedizione scitica di Filippo alla spedizione scitica di Dario*, *Athenaeum* NS 11.4, 1933, p. 336-359 = *Quinto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico* I, Roma, 1975 (Storia e letteratura 135), p. 475-510, proposaient de faire remonter toutes ses informations tardives à un Théopompe, influencé par les Cyniques et par leur idéalisation des nomades Scythes.

<sup>73</sup> Voir Ju.A. Vinogradov, K.K. Marcenko, *Das nördliche Schwarzmeergebiet in der skythischen Epoche. Periodisierung der Geschichte*, *Klio* 71, 1989, p. 539-549 = *The Scythian Period in the Northern Black Sea Region (750-250 B.C.)*, *Antiquity* 63, 1989, p. 803-813. Pour le fleuve comme élément de structuration de l'espace chez Hérodote, voir, entre autres, O. Longo, *Idrografia erodotea*, *QS* 24, 1986, p. 23-53 ; G.F. Gianotti, *I fiumi e la storia : Erodoto e il buon uso delle acque*, dans O. Longo, P. Scarpi (éd.), *Homo edens. Regimi, miti e pratiche dell'alimentazione nella civiltà del Mediterraneo* III. *Lecture d'acqua*, Verona, 1994, p. 75-108 (*non uidi*), et *Hérodote, les fleuves et l'histoire*, dans M.-L. Desclos (éd.), *Réflexions contemporaines sur l'Antiquité classique : Journées Henri Joly 1993 : actes du colloque international tenu à Grenoble les 25, 26 et 27 mars 1993*, Grenoble, 1996, p. 157-187 ; J.-L. Lamboley, *La Place des fleuves dans la géographie antique*, dans F. Piquet (éd.), *Le Fleuve et ses métamorphoses...*, p. 89-94.

Si l'Istros semble avoir été immuable dans son rôle de limite occidentale, les confins orientaux de la Scythie sont bien plus fluctants. Certes, Hérodote présente le Tanaïs comme le côté du carré scythe opposé à l'Istros. Mais, dans son évocation de peuples iraniens situés au-delà du carré, il laisse transparaître des débats sur la scythité de plusieurs peuples eurasiatiques. Parmi ceux-ci, les Massagètes occupent une place à part. En général, les Grecs les considéraient comme des Scythes et cette opinion était déjà répandue au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme pourrait le suggérer un fragment d'Hellanikos<sup>74</sup>. Ces Massagètes, que les Grecs présentaient comme les ennemis de Cyrus dans les plaines de l'est de la Caspienne, doivent correspondre aux Sakai, voire aux *Saka Tigrakhauda* des inscriptions royales achéménides<sup>75</sup>. Si l'on prend en compte le témoignage d'Hérodote sur l'identité parfaite entre Sakai et Scythes<sup>76</sup>, on peut supposer que les Grecs, qui faisaient des Massagètes, comme de tous ceux qui vivaient au nord de l'Araxe, des Scythes, auraient pu connaître cette opinion achéménide.

D'ailleurs, d'autres indices confirment pour le lecteur moderne l'identité iranienne des Massagètes : les noms de Tomyris et de Spargapisés, cités dans les *Histoires*, sont des garanties linguistiques<sup>77</sup>. De plus, les coutumes massagètes, telles qu'elles sont présentées par Hérodote, pouvaient être un signe de leur rapprochement traditionnel des Scythes<sup>78</sup>.

<sup>74</sup> 4 F 185 = fr. 118 Ambaglio, cité chez Strabon 11.6.2-3 sans doute à la suite de Ctésias et d'Ératosthène, cf. Strabon 7.3.6. L'origine scythe des Massagètes allait se perpétuer dans les textes postérieurs : on peut citer, pour la tradition des expéditions d'Alexandre, Arrien, *Anabase* 4.16.4, 4.17.4, 7, etc. ; dans une tradition évhémériste, qui fait de l'éponyme des Massagètes un descendant de Skythès, éponyme des Scythes, Diodore de Sicile 2.43.5. Lucien (*Charon ou les contemplateurs* § 13) et la lexicographie, représentée par Hérodién, *De prosodia catholica* vol. 3.1 p. 73 Lentz et par Étienne de Byzance s.u. « Μασσαγέται » se situent dans une certaine continuité avec la tradition hérodotéenne (et peut-être aussi d'Hellanikos, cf. 4 F 185 *apud* Strabon 11.6.1-4). Plus tard, on voit dans les Massagètes des peuples plus récemment entrés sur la scène de l'histoire, comme les Alains (cf. Dion Cassius 69.15.1), les Huns (e.g. Procope de Césarée, *Sur les Guerres / Guerre Vandale* 3.11.10, etc.), les Abasges (*Scholies à Lycophron* v. 174, 887) et les Turcs (Théophanès de Byzance *apud* Photios, *Bibliothèque* codex 64 p. 26a Bekker). Ils correspondraient aussi aux Mazk'ut'k', situés sur l'Araxe (moderne Aras) et présents dans des sources arméniennes du V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. : voir, avec bibliographie, N. Garsoïan, *The Epic Histories (Buzandaran Patmut'iwnk')*, Cambridge Ma., 1989, p. 389-390, M. Bais, *Albania caucasica : ethnos, storia, territorio attarverso le fonti greche, latine e armene*, Milano, 2001 (avec les observations de G. Traina, dans *Museon* 115, 2002, p. 228-237), et *The Political Control over the Eastern Subcaucasian Coast : the Mazk'ut'k'*, dans A. Panaino, A. Piras (éd.), *Proceedings of the 5th Conference of the Societas Iranologica Europaea Ravenna, 6-11 October 2003 I*, Milano, 2006, p. 323-331 (p. 323-324 n. 5). La raison semble être leur identification avec les Saces vivant au nord de l'empire des Perses (cf. Hérodote 7.64, « Σάκαι δὲ οἱ Σκύθαι »), sur laquelle insiste Strabon (11.8.2sq.), lui aussi lecteur d'Hérodote. Voir, avec tous les détails, A. Herrmann, *Massagetar*, RE XXVIII, 1930, col. 2123-2129 (cf. aussi sa réponse dans le débat avec R. Hennig, dans l'article *Die Wohnsitze der Massagetar und der Wasserfall des Kaspischen Oxuslaufs, Petermann's geographische Mitteilungen*, 1931, p. 75-76).

<sup>75</sup> Voir И.В. Пьянков, *К вопросу о маршруте похода Кира II на Массагетов*, VDI 3, 1964, p. 115-130 (avec bibliographie) ; cf. *Массагеты Геродота*, VDI 132, 1975, p. 46-70 (pour une comparaison détaillée entre Hérodote et Strabon) ; autrement, L.T. Yablonsky, *Burial Place of a Massagetan Warrior*, *Antiquity* 64, 1990, p. 288-296.

<sup>76</sup> 7.64 : « Σάκαι δὲ οἱ Σκύθαι περὶ μὲν τῆσι κεφαλῆσι κυρβάσιος ἐς ὄξυ ἀπτηγμένους ὀρθὰς εἶχον πεπηγυῖας, ἀναξυρίδας δὲ ἐνεδεδύκεσαν, τόξα δὲ ἐπιχώρια καὶ ἐγχειρίδια, πρὸς δὲ καὶ ἀξίνας σαγάρεις εἶχον. Τούτους δὲ ἔόντας Σκύθας Ἀμυργίους Σάκας ἐκάλεον / Les Sakai – des Scythes – portaient sur leurs têtes des bonnets droits terminés en pointe, se revêtaient de pantalons larges, avaient des arcs de leurs pays et des poignards et, en outre, des haches *sagaris*. Bien qu'ils fussent des Scythes Amyrgioi, on les appelait Sakai, car les Perses donnent à tous les Scythes le nom de Sakai ». L'identité entre Sakai et Scythes est attestée explicitement aussi par Choérilos de Samos, dans son évocation épique du passage du Bosphore (fr. 319 Lloyd-Jones-Parson = fr. 5 Bernabé *EGF apud* Éphore 70 F 42, *apud* Strabon 7.3.9).

<sup>77</sup> M. Mayrhofer, *Einiges zu den Skythen, ihrer Sprache, ihrem Nachleben*, Wien, 2006, p. 17, s.u. ; R. Schmitt, *Die skythischen Personennamen bei Herodot*, AION 63, 2003, p. 1-32, p. 26-27, s.u. (avec inventaire des hypothèses précédentes).

<sup>78</sup> Cf. 1.215, « Μασσαγέται δὲ ἐσθητὰ τε ὁμοίην τῇ Σκυθικῇ φορέουσι καὶ διαίταν ἔχουσι, ἵππόται δὲ εἰσι καὶ ἀνιπποὶ (ἀμφοτέρων γὰρ μετέχουσι) καὶ τοξόται τε καὶ αἰχμοφόροι, σαγάρεις νομίζοντες ἔχειν / Les Massagètes s'habillent comme les Scythes et ont un mode de vie similaire. Ils sont à cheval ou à pied (car ils participent <au combat> des deux manières) et sont des archers et des lanciers et ont l'habitude de porter la *sagaris* ».

Malgré ces preuves, Hérodote ne partage pas l'opinion courante ; il semble même s'en démarquer, lorsqu'il note, comme une particularité dans la logographie consacrée à ce peuple ou à la campagne menée contre lui par Cyrus, qu'« il y en a qui disent que ce peuple est scythe / Εἰσὶ δὲ οἵτινες καὶ Σκυθικὸν λέγουσι τοῦτο τὸ ἔθνος εἶναι » (1.201). Sa distinction entre Scythes et Massagètes doit relever sa construction intellectuelle d'un peuple : à partir de renseignements ethnographiques qu'il associait exclusivement avec les Massagètes – comme l'union en commun avec les femmes ou l'endocannibalisme rituel (1.216) – il attribue à ce peuple un degré supérieur de barbarie en comparaison avec les Scythes. Suivant la règle de la proportionnalité directe entre barbarie et éloignement du centre grec du monde, les Massagètes devaient se situer au-delà des Scythes. La carte mentale d'Hérodote confirme ce raisonnement ethnographique : la « relégation » des Massagètes sur les confins extrêmes de l'œkoumène hérodotéen est corroborée par l'interposition, entre Scythes nord-pontiques et Massagètes est-caspiques, des Barbares du Caucase, caractérisés par un régime monovore, limité aux racines, aux fruits ou aux poissons (*cf.* 1.202), qui pratiquaient, de surcroît, le chamanisme.

Il y a néanmoins, dans les *Histoires*, au moins un autre écho de l'opinion favorable à l'identité scythe des Massagètes, qu'Hérodote connaissait et qu'il ne partageait. L'historien établit un parallélisme entre l'Istros et l'Araxe, en comparant le débit et le cours des deux fleuves<sup>79</sup>. La raison de cette association pourrait être une certaine perception pré-hérodotéenne, des logographes, qui se représentaient la Scythie comme occupant tout le Nord de l'Europe et de l'Asie, les steppes du nord de l'Istros, du nord du Pont, du nord du Caucase et de la Caspienne, du nord de l'Araxe, jusqu'à un bout du monde, dans les Ourals ou dans les Altaï. Nous pourrions aller plus loin et imaginer que, selon ces traditions, l'Istros et de l'Araxe formaient les deux frontières horizontales entre, d'une part, les Scythes et, d'autre part, les Grecs et les Perses. Cela expliquerait pourquoi, des siècles plus tard, au début du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., Philostrate d'Athènes racontait que Cyrus aurait traversé l'Istros pour affronter les Massagètes, tout en voulant conquérir, comme Orphée, l'Europe et les Scythes<sup>80</sup>. Le sophiste confond ici, par paronymie, les Massagètes avec les Gètes, et déplace les habitants de l'Araxe sur l'Istros. Il permute les deux extrêmes d'une Scythie archaïque, presque oubliée après Hérodote.

## 2.2. L'Istros, axe fluvial du monde scythe

L'Istros n'est pas seulement la coupure entre le monde scythe et les mondes thrace et hellénique. Il est aussi un des axes vertébraux qui permettent à l'historien d'« habiller » le carré scythe, avec des informations topographiques et ethnographiques. Ainsi, en suivant la description du bassin fluvial, les lecteurs ou les auditeurs ont devant leurs yeux une Scythie d'Europe comme s'ils s'y rendaient en bateau :

4.99-101

Τῆς δὲ Σκυθικῆς γῆς ἡ Θρηκίη τὸ ἐς θάλασσαν πρόκειται· κόλπου δὲ ἀγομένου τῆς γῆς ταύτης ἡ Σκυθική τε ἐκδέκεται καὶ ὁ Ἰστρος ἐκδιδοῖ ἐς αὐτήν, πρὸς εὐρον ἄνεμον τὸ στόμα τετραμμένον. Τὸ δὲ ἀπὸ Ἰστρου ἔρχομαι σημανέων τὸ πρὸς θάλασσαν αὐτῆς, τῆς

Par rapport à la terre scythe, la Thrace s'étend plus vers la mer ; après un golfe dessiné par ce pays, il y a la Scythie et l'Istros coule vers elle, ayant son embouchure vers le vent du Sud-Est<sup>b</sup>. Je vais parcourir, à partir de l'Istros, la partie de la Scythie située vers la mer, indiquant ses mesures. À partir de l'Istros, il y a la Scythie littorale, située vers le midi et vers le vent du

<sup>79</sup> 1.202 : « Ὁ δὲ Ἀράξης λέγεται καὶ μέζων καὶ ἐλάσσων εἶναι τοῦ Ἰστρου. Νήσους δὲ ἐν αὐτῶν Λέσβῳ μεγάθρα παραπλησίως συχνὰς φασὶ εἶναι [...] Ὁ δὲ Ἀράξης ποταμὸς ῥέει μὲν ἐκ Ματιηνῶν, ὅθεν περὶ ὁ Γύνδης, τὸν ἐς τὰς διώρυχας τὰς ἐξήκοντά τε καὶ τριηκοσίας διέλαβε ὁ Κύρος, στόμασι δὲ ἐξεργύεται τεσσεράκοντα, τῶν τὰ πάντα πλὴν ἑνὸς ἐς ἔλεά τε καὶ τενάγεια ἐκδιδοῖ, ἐν τοῖσι ἀνθρώπους κατοικῆσθαι λέγουσι ἰχθῦς ὤμους σιτεομένους, ἐσθῆτι δὲ νομίζοντας χρᾶσθαι φωκῶν δέρμασι. Τὸ δὲ ἐν τῶν στομάτων τοῦ Ἀράξεω ῥέει διὰ καθαροῦ ἐς τὴν Κασπίην θάλασσαν / De l'Araxe on dit <parfois> qu'il est plus grand, <parfois> plus petit que l'Istros. On dit qu'il y a, sur son cours, des îles nombreuses et presque aussi grandes que Lesbos [...]. Le fleuve Araxe coule du pays de Matiènes, d'où coule aussi le Gyndès que Cyrus a divisé en 360 canaux, et se déverse en 40 bouches ; à la seule exception, elles finissent dans des marais et des bas-fonds vaseux, séjours, dit-on, d'hommes qui se nourrissent de poisson cru et qui s'habillent traditionnellement de peaux de phoques. Cet autre bras de l'Araxe coule directement vers la mer Caspienne ».

<sup>80</sup> *Héroïque* § 28 de Lannoy / p. 704 Oléarius.

Σκυθικής χώρας ἐς μέτροσιν. Ἐπὶ Ἰστρου αὕτη ἤδη <ή> ἀκταίη Σκυθική ἐστι, πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον κειμένη, μέχρι πόλιος Καρκινίτιδος καλεομένης· τὸ δὲ ἀπὸ ταύτης τὴν μὲν ἐπὶ θάλασσαν τὴν αὐτὴν φέρουσαν, ἐοῦσαν ὄρεινὴν τε χώραν καὶ προκειμένην τὸ ἐς Πόντον, νέμεται τὸ Ταυρικὸν ἔθνος μέχρι Χερσονήσου τῆς Τρηχέης καλεομένης· αὕτη δὲ ἐς θάλασσαν τὴν πρὸς ἀπηλιώτην ἄνεμον κατήκει. Ἔστι γὰρ τῆς Σκυθικῆς τὰ δύο μέρη τῶν οὐρῶν ἐς θάλασσαν φέροντα, τὴν τε πρὸς μεσαμβρίην καὶ τὴν πρὸς τὴν ἠῶ, κατὰ περ τῆς Ἀττικῆς χώρας· καὶ παραπλήσια ταύτη καὶ οἱ Ταῦροι νέμονται τῆς Σκυθικῆς, ὡς εἰ τῆς Ἀττικῆς ἄλλο ἔθνος καὶ μὴ Ἀθηναῖοι νεμοίαιτο τὸν γουνὸν τὸν Σουνιακόν, μᾶλλον ἐς τὸν πόντον [τὴν ἄκρην] ἀνέχοντα, τὸν ἀπὸ Θορικοῦ μέχρι Ἀναφλύστου δήμου· λέγω δὲ ὡς εἶναι ταῦτα σμικρὰ μεγάλοισι συμβαλεῖν. Τοιοῦτο ἢ Ταυρικὴ ἐστι. Ὅς δὲ τῆς Ἀττικῆς ταῦτα μὴ παραπέπλωκε, ἐγὼ δὲ ἄλλως δηλώσω· ὡς εἰ τῆς Ἰηπυγίης ἄλλο ἔθνος καὶ μὴ Ἰηπυγεῖς ἀρξάμενοι ἐκ Βρεντεσιῦ λιμένος ἀποταμοίαιτο μέχρι Τάραντος καὶ νεμοίαιτο τὴν ἄκρην. Δύο δὲ λέγων ταῦτα πολλὰ λέγω παρόμοια τοῖσι ἄλλοισι ἔοικε ἢ Ταυρικῇ. Τὸ δ' ἀπὸ τῆς Ταυρικῆς ἤδη Σκύθαι τὰ κατύπερθε τῶν Ταύρων καὶ τὰ πρὸς θαλάσσης τῆς ἠοίης νέμονται, τοῦ τε Βοσπόρου τοῦ Κιμμερίου τὰ πρὸς ἐσπέρης καὶ τῆς λίμνης τῆς Μαυήτιδος μέχρι Ταναΐδος ποταμοῦ, ὃς ἐκδιδοῖ ἐς μυχὸν τῆς λίμνης ταύτης. Ἦδη ὦν ἀπὸ μὲν Ἰστρου τὰ κατύπερθε ἐς τὴν μεσόγαιαν φέροντα ἀποκληῖται ἢ Σκυθικὴ ὑπὸ πρῶτων Ἀγαθύρων, μετὰ δὲ Νευρῶν, ἔπειτα δὲ Ἀνδροφάγων, τελευταίων δὲ Μελαγχλαίνων. Ἔστι ὦν τῆς Σκυθικῆς ὡς ἐούσης τετραγώνου, τῶν δύο μερῶν κατηκόντων ἐς θάλασσαν, πάντη ἴσον τό τε ἐς τὴν μεσόγαιαν φέρον καὶ τὸ παρὰ τὴν θάλασσαν· ἀπὸ γὰρ Ἰστρου ἐπὶ Βορυσθένεα δέκα ἡμερῶν ὁδός, ἀπὸ Βορυσθένεός τε ἐπὶ τὴν λίμνην τὴν Μαυήτιν ἑτερέων δέκα· καὶ τὸ ἀπὸ θαλάσσης ἐς μεσόγαιαν ἐς τοὺς Μελαγχλαίνους τοὺς κατύπερθε Σκυθέων οἰκημένους εἴκοσι ἡμερῶν ὁδός. Ἡ δὲ ὁδός ἢ ἡμερησίῃ ἀνὰ διηκόσια στάδια συμβέβληται μοι. Οὕτω ἂν εἴη τῆς Σκυθικῆς τὰ ἐπικάρσια τετρακισχιλίων σταδίων καὶ τὰ ὄρθια τὰ ἐς τὴν μεσόγαιαν φέροντα ἑτέρων τοσούτων σταδίων. Ἡ μὲν νυν γῆ αὕτη ἐστὶ μέγαθος τοσαύτη.

Sud, jusqu'à la ville nommée Karkinitis. Après celle-ci et toujours bordé par la même mer, le pays devient montagneux et s'allonge dans le Pont ; c'est le peuple taure qui l'habite jusqu'à la Chersonèse nommée Rocheuse. Cette <presqu'île> s'étend dans la mer qui est située vers le vent de l'Est. La Scythie a, en effet, deux de ses côtés tournées vers la mer, l'une vers le midi et l'autre vers l'orient, comme le pays attique ; les Taures sont installés dans cette Scythie, comme si, en Attique, il y avait eu un autre peuple, non athénien, qui aurait habité le cap de Sounion, qui s'avance le plus dans la mer, du Thorikos jusqu'au dème d'Anaphlystos. Je prends cet exemple pour autant qu'on puisse comparer les petites choses aux grandes. Voici ce qu'est la Tauride. Pour celui qui n'a jamais navigué le long des côtes de l'Attique, j'illustrerai encore autrement cela : par exemple, si un autre peuple de l'Iapygie, qui n'est pas Iapyge, s'était fait maître <de la côte>, à partir du port de Brentésion jusqu'à Tarente et s'était installé sur ce promontoire. Par ces deux exemples, je veux dire qu'il y en a beaucoup d'autres auxquels ressemble la Tauride. Après la Tauride, ce sont encore des Scythes qui habitent au-delà des Taures et qui occupent les régions côtières vers la mer orientale, à l'ouest du Bosphore Cimmérien et du Marais Méotide jusqu'au fleuve Tanais, qui se jette au fond de ce lac. Remontant à partir de l'Istros vers l'intérieur des terres, la Scythie est bornée tout d'abord par les Agathyrse, ensuite par les Neures, ensuite par les Androphages et, en dernier, par les Mélanchlainoi. Donc, comme la Scythie forme un carré, dont deux côtés touchent à la mer, la moitié terrestre est égale à celle bordant la mer ; en effet, à partir de l'Istros jusqu'au Borysthène il y a un chemin de dix jours, à partir du Borysthène jusqu'au marais Méotide encore dix jours ; à partir de la mer vers l'intérieur des terres, vers les Mélanchlainoi qui habitent au-delà des Scythes, il y a un chemin de vingt jours de marche. J'estime le jour de marche à 200 stades. De la sorte, la Scythie doit avoir 4 000 stades en étendue et tout autant en largeur vers l'intérieur des terres. Voilà donc quelles sont les dimensions de ce pays.

<sup>a</sup> ἀκταίη. Généralement, les éditeurs retiennent « ἀρχαίη », « Scythie ancienne » ; cette leçon a donné lieu à d'innombrables tentatives d'explication historique (cf., e.g., K.K. Marčenko, M.Ju. Vakhtina, *'Ancient Scythia' and the North-Western Pontic region*, Hyperboreus 3.1, 1997, p. 179-185) et de redécouvertes d'une supposée « Scythie nouvelle » (cf. A. Corcella, *Erodoto. Le storie IV. La Scizia e la Libia*, Roma, 2001, p. 311, *ad loc*), qui, selon nous, n'ont pas nécessairement lieu d'être, la Scythie « ancienne » pouvant être, tout simplement, celle de la légende étiologique d'Héraclès, reproduite par Hérodote au début du λόγος.

<sup>b</sup> Contrairement à la grande majorité des traductions et des commentaires modernes, il faut suivre ici K. Nielsen, *Remarques sur les noms grecs et latins des vents et des régions du ciel*, CIMed 7, 1945, p. 1-113 (p. 17-18), qui a bien montré que cet « εὐρος ἄνεμος » n'indique pas l'est, mais « nettement 'sud-est' », puisqu'il correspond au vent « ἀπ' ἀνατολῆς χειμερινῆς / du Lever d'hiver » (cf. Ps.-Hippocrate, *Περί ἐβδομάδων* 3.14 ; Aristote, *Météorologiques* 363b).

Tel un maître devant ses disciples, le Père de l'histoire part d'un principe (nautique) et d'un contenu (illustré) connus de son auditoire : l'approche est périplographique, comme si l'on longeait la côte thrace vers le nord, suivant le golfe ouest-pontique jusqu'à l'embouchure nord-occidentale de l'Istros. Le παράπλους septentrional est marqué par un seul point, Karkinitis : comme Strabon reconnaît que même après l'époque mithridatique la profondeur du golfe de Kerkinitis-Tamyrakè n'était pas tout à fait bien délimitée (7.3.18-19), on ne peut guère être étonné que les traversées dussent se faire en grand cabotage, c'est-à-dire en ligne droite entre la Carrière d'Achille et l'extrémité occidentale de la Tauride. En perspective « aplatie », périplographique et théorique, cela donne l'impression d'une côte rectiligne entre l'embouchure du Danube et les caps de Pribojanyja (Прибойня) et de Tarkhankut (Тарханкут), dans l'extrême ouest de la Crimée. L'estimation chiffrée entre l'embouchure de l'Istros et le Bosphore Cimmérien reflète d'ailleurs parfaitement ce type d'approche maritime : les 4 000 stades (correspondant aux vingt jours de marche) se retrouvent dans les quelque 700-720 km mesurables sur une carte moderne à une distance suffisante des côtes pour obtenir une trajectoire linéaire.

Or, dans la représentation abstraite – et très probablement symbolique à l'origine – d'une Scythie carrée, il faut laisser de côté la presque île montagneuse orientée vers le bassin oriental du Pont-Euxin<sup>81</sup>. Les Taures ne sont pas un peuple scythe pour Hérodote et le double rapprochement topographique proposé par l'historien, avec le cap Sounion en Attique et avec la terminaison calabrienne de l'Iapygie italique, ne fait que justifier le découpage de cette excroissance montagneuse de la Scythie des plaines. On remonte ensuite brusquement sur la côte de la Méotide, qui représente le côté oriental de la Scythie carrée : Hérodote réaffirme ici, une fois de plus, son estimation de 4 000 stades, sans que nous puissions savoir s'il s'agit d'une transposition purement théorique du côté du carré ou s'il a eu les moyens de faire une addition de distances, terrestres, maritimes ou fluviales, qui l'auraient conforté dans cette opinion. Le côté septentrional du carré est tracé, une fois de plus de gauche à droite, par l'énumération d'une succession ethnographique tout à fait artificielle, des Agathyrse, des Neures, des Androphages et des Mélanchlainoi. Tous ces peuples se retrouvent à cette « latitude », non seulement en raison des enquêtes géographiques et hydrographiques d'Hérodote et de ses calculs de distances, mais aussi parce qu'ils appartiennent, dans l'hierarchie ethnographique d'Hérodote, à un troisième cercle. Ils sont les représentants d'une barbarie supérieure à celle des Scythes du deuxième cercle et ne sont pas accessibles directement aux Grecs du centre. Une dernière estimation, de vingt jours de marche entre la Méotide – ou, devrait-on comprendre sans doute, l'entrée dans la Méotide, sur un même « parallèle » que le Borysthène – et les frontières des Mélanchlainoi, complète la description géométrique, périplographique et ethnographique de la Scythie. C'est la clé de ses calculs, le *ratio* de 200 stades par jour de marche, qui a permis à Hérodote de maîtriser et, en même temps, de prouver sa maîtrise du nord du Pont-Euxin, comme personne n'allait plus le faire, jusqu'à Ptolémée.

<sup>81</sup> Sur cette appréciation des montagnes de la Crimée, voir les justes observations de J.G.F. Hind, *Herodotus' Geography of Skythia : The Rivers and the 'Rugged Peninsula'*, dans *Письменные источники и археология / The Black Sea Litoral in the 7th 5th centuries BC : Literary Sources and Archaeology (Problem of Authenticity)*, Tbilisi, 1990, p. 127-139.

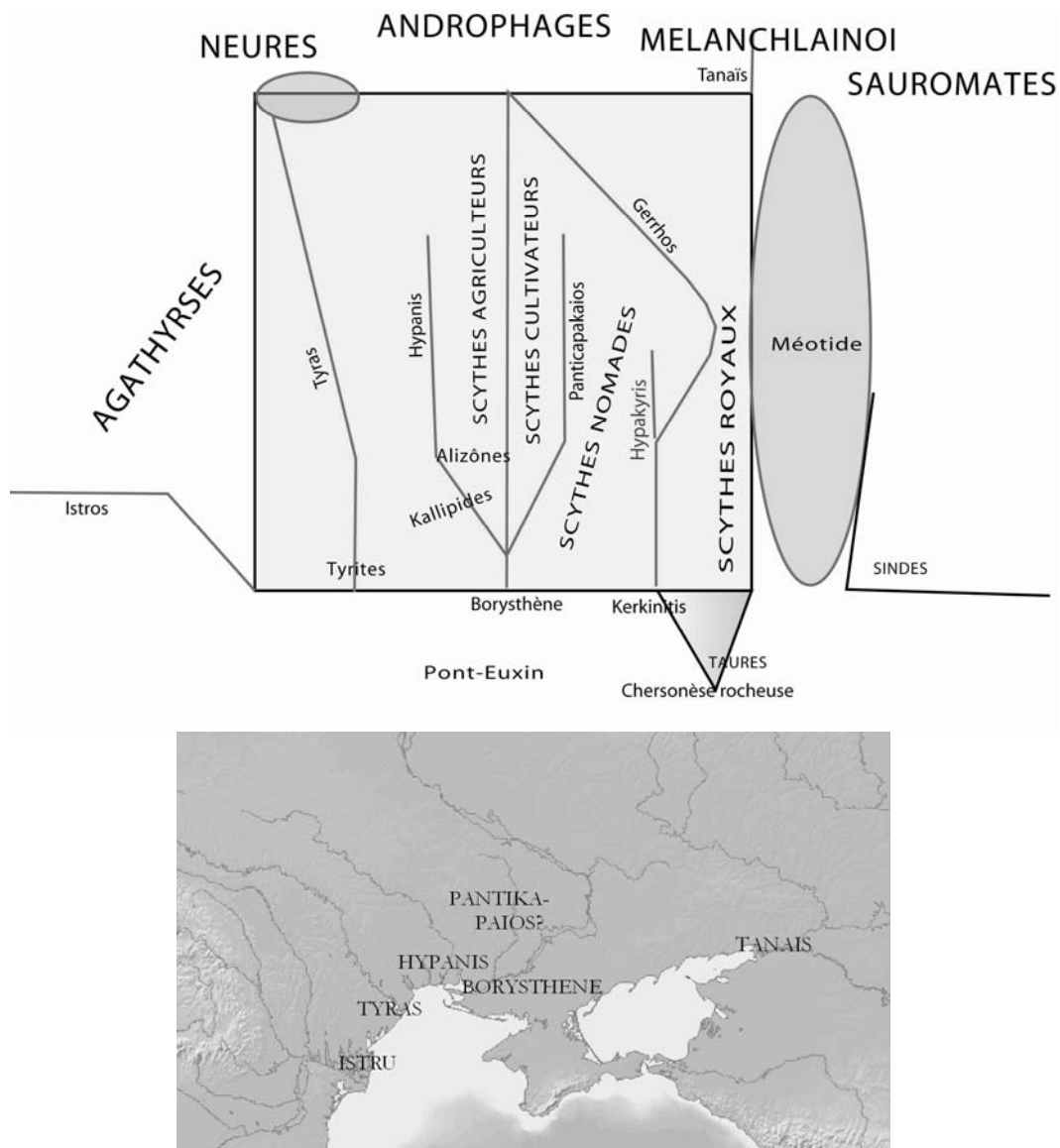


Fig. 2. Les fleuves et la Scythie hérodotéenne et leur localisation hypothétique.

N'oublions pas qu'avec Hérodote nous sommes encore proches d'une époque où certains Grecs n'avaient pas une idée claire de leur monde égéen<sup>82</sup>. Alors, la science géographique semble être le privilège des disciples de Socrate (si l'on écoute Aristophane) ; elle est le domaine des grands maîtres découvreurs du monde, comme Darius. Le Grand Roi était explorateur, par l'intermédiaire d'un Scylax, du coin sud-est de l'œkoumène et marcheur, à la tête de son armée, à travers tout le Nord-Ouest connu, entre l'Istros et l'Oaros hérodotéen. En Grèce, la connaissance de la terre est l'apanage des politiques qui décident la guerre et la paix, comme Aristagoras devant Cléomène, à Sparte, ou encore comme Hécatee avant la révolte des Milésiens. Nous avons presque tout perdu des œuvres des Ioniens, des Sophistes, des logographes et des poètes dont Hérodote était peut-être l'héritier. Au lieu de reprocher à Hérodote les imperfections littéraires d'une œuvre dont la genèse nous est presque entièrement inconnue, et des « omissions » historiques absolument contraires aux intérêts d'un Ancien, nous avons préféré insister sur la complexité de sa démarche, tant ethnographique que géographique. Le traitement de l'Istros en est un

<sup>82</sup> Par exemple, les Lacédémoniens, possesseurs d'une flotte nouvelle après la bataille de Salamine, avaient peur de s'avancer dans la haute mer, au-delà de Délos. On les ironisait, en leur attribuant l'opinion selon laquelle Samos aurait été au moins aussi lointaine que les Colonnes d'Héraclès (cf. 8.132).

bon exemple de ce type d'étude de l'œkoumène, espace des humains : frontière occidentale du monde scythe, selon la réalité historique et historiographique, l'Istros devient, grâce à la richesse de son réseau hydrographique, un pilier structurant de la Scythie carrée.

### 2.3. Les affluents de l'Istros

Hérodote commence sa présentation des fleuves scythes avec l'Istros, qui est à la fois le plus grand et le plus occidental du pays, autrement dit le premier qu'aperçoit un navigateur égéen remontant du Bosphore Thrace, et le premier que noterait sur une tablette quelqu'un qui écrit de gauche à droite.

#### 4.47-49

<p>Ὅσοι δὲ ὀνομαστοί τε εἰσι αὐτῶν καὶ προσπλωτοὶ ἀπὸ θαλάσσης, τούτους ὀνομανέω· Ἴστρος μὲν πεντάστομος, μετὰ δὲ Τύρης τε καὶ Ὑπανίς καὶ Βορυσθένης καὶ Παντικάπης καὶ Ὑπάκυρις καὶ Γέρρος καὶ Τάναϊς. Ῥέουσι δὲ οὗτοι κατὰ τάδε.</p>	<p>Voici les noms des fleuves les plus connus et que les navires peuvent remonter à partir de la mer : &lt;il y a&gt; d'abord l'Istros à cinq bouches, ensuite le Tyrès et le Hypanis et le Borysthène et le Pantikapès et le Hypakyris et le Gerrhos et le Tanais. Voici leurs cours :</p>
<p>Ἴστρος μὲν ἔων μέγιστος ποταμῶν πάντων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, ἴσος αἰεὶ αὐτὸς ἔωντῶ ῥέει καὶ θέρεος καὶ χειμῶνος, πρῶτος δὲ τὸ ἀπ' ἐσπέρης τῶν ἐν τῇ Σκυθικῇ ῥέων κατὰ τοιόνδε μέγιστος γέγονε, ποταμῶν καὶ ἄλλων ἐς αὐτὸν ἐκδιδόντων. Εἰσὶ δὲ οἶδε οἱ μέγαν αὐτὸν ποιεῦντες· διὰ μὲν γε τῆς Σκυθικῆς χώρας πέντε μεγάλοι ῥέοντες, τὸν τε Σκύθαι Πόρατα καλέουσι, Ἕλληνας δὲ Πυρετόν, καὶ ἄλλος Τιάραντος καὶ Ἀραρός τε καὶ Νάπαρις καὶ Ὀρδησσός. Ὁ μὲν πρῶτος λεχθεῖς τῶν ποταμῶν μέγας καὶ πρὸς ἡῶ ῥέων ἀνακοινοῦται τῷ Ἴστρω τὸ ὕδωρ, ὁ δὲ δεῦτερος λεχθεῖς Τιάραντος πρὸς ἐσπέρης τε μᾶλλον καὶ ἐλάσσων, ὁ δὲ δὴ Ἀραρός τε καὶ ὁ Νάπαρις καὶ ὁ Ὀρδησσός διὰ μέσου τούτων ἰόντες ἐσβάλλουσι ἐς τὸν Ἴστρον. Οὗτοι μὲν αὐθιγενεές Σκυθικοὶ ποταμοὶ συμπληθούσι αὐτόν. Ἐκ δὲ Ἀγαθύρσων Μάρις ποταμὸς ῥέων συμμίσγεται τῷ Ἴστρω. Ἐκ δὲ τοῦ Αἴμου τῶν κορυφῶν τρεῖς ἄλλοι μεγάλοι ῥέοντες πρὸς βορέην ἄνεμον ἐσβάλλουσι ἐς αὐτόν, Ἄτλας καὶ Αὖρας καὶ Τίβισις· διὰ δὲ Θρηίκης καὶ Θρηίκων τῶν Κροβύζων ῥέοντες Ἄθρος καὶ Νόης καὶ Ἀρτάνης ἐκδιδοῦσι ἐς τὸν Ἴστρον· ἐκ δὲ Παιόνων καὶ ὄρεος Ῥοδόπης Σκίος ποταμὸς μέσον σχίζων τὸν Αἴμον ἐκδιδοῖ ἐς αὐτόν. Ἐξ Ἰλλυριῶν δὲ ῥέων πρὸς βορέην ἄνεμον Ἄγγρος ποταμὸς ἐσβάλλει ἐς πεδίον τὸ Τριβαλλικὸν καὶ ἐς ποταμὸν Βρόγγον, ὁ δὲ Βρόγγος ἐς τὸν Ἴστρον· οὕτω ἀμφοτέρους ἐόντας μεγάλους ὁ Ἴστρος δέκεται. [...]</p>	<p>L'Istros, qui est le plus grand de tous les fleuves que nous connaissons, a toujours un débit égal à lui-même, en été comme en hiver ; c'est lui, à partir du couchant, le premier des fleuves de la Scythie et le premier en importance, à cause des rivières et des autres affluents qui se jettent en lui. Voici les rivières qui le grossissent : il y a, tout d'abord, cinq fleuves importants qui traversent la terre scythe, l'un que les Scythes appellent « Porata » et les Grecs « Pyretos », un autre Tiarantos et ensuite l'Araros, le Napolis et l'Ordessos. Le premier est – à ce que l'on dit – une grande rivière qui coule vers l'est ; il unit ses eaux avec l'Istros ; le deuxième, dit Tiarantos, est plus à l'ouest et moins grand ; ensuite l'Araros et le Napolis et l'Ordessos, qui coulent entre les deux précédents, se jettent dans l'Istros. Voilà les fleuves proprement scythes qui se déversent en lui. De la terre des Agathyrses coule le fleuve Maris qui se mélange à l'Istros. Des hauteurs de l'Hémus trois autres grands fleuves coulent vers le vent Borée et se jettent dans &lt;l'Istros&gt;, l'Atlas, l'Auras et le Tibisis. À travers la Thrace et le pays des Krobyzes thraces coulent l'Athrys et le Noès et l'Artanès, qui se jettent dans l'Istros ; de chez les Péoniens et du mont Rhodope, se déverse en lui le fleuve Skios, qui coupe l'Hémus par le milieu. Du pays des Illyres le fleuve Angros se jette vers le vent Borée, dans la plaine triballe et dans le fleuve Broggos / Brongos qui se jette, quant à lui, dans l'Istros. Ainsi, l'Istros reçoit à la fois les eaux de ces deux grands fleuves. [...]</p>

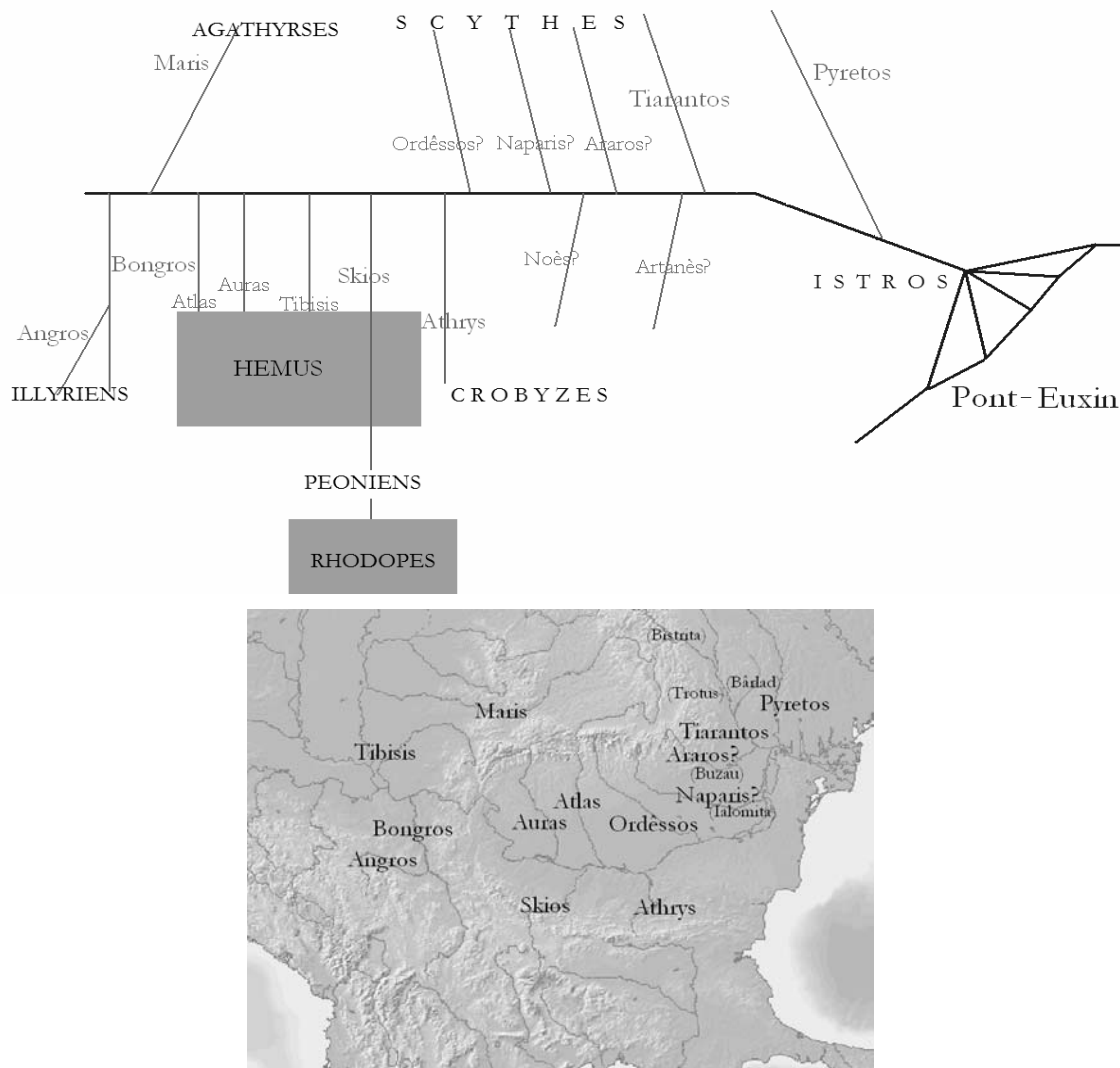


Fig. 3. Les affluents de l'Istros d'Hérodote et leurs identifications hypothétiques.

Dans le cadre des *Histoires*, l'énumération des affluents de l'Istros se justifie par le parallélisme avec le Nil : contrairement au fleuve égyptien qui posait tant de problèmes insolubles aux scientifiques, le cours qui coupe l'Europe en deux, par son milieu longitudinal, garde un débit constant, grâce à ses affluents septentrionaux et méridionaux. Identifier ces hapax avec certitude sur une carte moderne est néanmoins presque impossible, malgré l'effort évident d'Hérodote pour systématiser tous ces cours d'eau, par peuple ou par montagne d'origine. L'opinion la plus répandue parmi les chercheurs modernes est celle qui propose les identifications avec les fleuves les plus importants, dans l'ordre est-ouest, suivi ici de manière générale par l'auteur.

Ainsi peut-on proposer la lecture suivante : de la Scythie viendraient le Porata/Pyretos (moderne Prut, formant la frontière moderne entre la Roumanie et la République Moldave)<sup>83</sup>, le Tiarantos (moderne Siret, principal axe fluvial de la Moldavie roumaine)<sup>84</sup>, l'Araros (peut-être le moderne Buzău, principal

<sup>83</sup> Voir H. Treidler, *Pyretos* 3, RE XLVII, 1963, col. 19-22, L. Franga, *Pe marginea unor hidronime din Dacia I*, SCL 32/5, 1981, p. 487-498 (p. 491-496), et G. Schramm, *Nordpontische Ströme. Namenphilologische Zugänge zur Frühzeit des europäischen Ostens*, Göttingen, 1973, p. 49-55.

<sup>84</sup> Cf. A.G. Poulter, *Map 22. Moesia Inferior*, dans R. Talbert et alii (éd.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton, 2000, à la suite de W. Tomaschek, *Araros*, RE III, 1895, col. 380, et A. Herrmann, *Τίαραντος*, RE XI<sup>2</sup>, 1936, col. 762. En plus de la proximité par rapport au Prut, tout à fait convenable pour le texte hérodotéen, les noms antiques plus tardifs attestés pour le Siret, Τέραςος ποταμός, qui se déverse dans le Danube

affluent occidental du Siret, qui s'y deverse à quelque 25 km à vol d'oiseau, à l'ouest de la confluence du Siret et du Danube, près de la moderne Galați), le Naparis (moderne Ialomița) et l'Ordessos (moderne Argeș). Cependant, si l'on veut reproduire l'image topographique donnée par Hérodote, qui ne peut d'ailleurs correspondre qu'à un bassin hydrographique extrêmement complexe et qui a dû mettre dans l'embarras celui qui a tenté de le reproduire dans le fil de la narration, on doit situer l'Araros, le Naparis et l'Ordessos entre les modernes Prut et Siret (si le Tiarantos était bien le Siret) et en faire, éventuellement, des affluents de ce dernier. En continuant dans le domaine de l'hypothèse, sans preuve linguistique ou archéologique, nous ne pouvons que spéculer sur l'identification de l'Araros avec le Buzău ou avec tout autre cours d'eau, entre le Bârlad, le Troțuș ou la Bistrița. La même est la situation de ses voisins, Naparis et Ordessos<sup>85</sup>. Enfin, l'identification du fleuve Maris semble plus facile, malgré les discussions acerbes sur la localisation des Agathyrse. On retrouve le Maris d'Hérodote dans le Μάρισος, affluent du Danube chez Strabon (7.3.13), dans le *Marisia* de Jordanès (*Histoire des Goths* § 22 Nisard), dans le Μορήσις de Constantin Porphyrogénète (*Sur l'administration de l'Empire* § 40) et dans le moderne Mureș (en réalité affluent du Tisa, à son tour affluent du Danube)<sup>86</sup>.

Hélas, les identifications ne sont pas plus faciles du côté thrace : de l'Hémus viendraient les mystérieux Atlas, Auras et Tibisis. L'Atlas, pourrait être le résultat d'une confusion ou, dirions-nous, d'une localisation dépendante d'une perception de la chaîne des Balkans et des Carpates nord-danubiens différente de celle des Modernes. Le rapprochement le plus attractif, car aisément justifiable d'un point de vue paléographique, par métatèse, est celui avec le moderne Olt, peut-être l'Ἀλούτας de Ptolémée (*Géographie* 3.8.2 Müller = 3.8.3 Stückelberger-Graßhoff) et l'*Aluta* de Jordanès (*Histoire des Gots* § 12)<sup>87</sup>. Un autre fleuve nord-danubien qui passé au sud, du côté de l'Hémus, pourrait être le Tibisis : il nous semble possible de le rapprocher du Τιβίσκος ποταμός de Ptolémée (*Géographie* 3.7.1, 3.8.1 Müller = Stückelberger-Graßhoff) ; mais ce dernier est lui-même problématique, dans la mesure où ses coordonnées et le nom qu'il donne à l'établissement de Τιβίσκον (*Géographie* 3.8.4, en termes romains *municipium Tibiscensium*, moderne Jupa, près de Caransebeș) prouvent qu'il représente une synthèse

---

à Dinogétia (Ptolémée, *Géographie* 3.8.2, 3.10.7, 8 Müller = 3.8.4, 3.10.15-16 Stückelberger-Graßhoff) et *Gerasus* (chez Ammien Marcellin 31.3.7), semblent tout à fait compatibles avec la forme entendue et transcrite en grec par Hérodote (sans doute à partir d'un nom scythe signifiant la rivière « rapide »). La dernière édition de Ptolémée a corrigé la leçon chiffrée erronée du X (*Vaticanus Gr.* 191), qui avait déterminé D. Braund, *Map 23. Olbia-Tomis-Chersonesos*, dans *Barrington Atlas...*, à identifier un *Hierosus* ptoléméen avec le moderne Alkalyia. La continuité du toponyme jusqu'à l'époque moderne est confirmée par Constantin Porphyrogénète (*Sur l'administration de l'Empire* § 38), qui associe Σέρετος aux toponymes Βαρούχ et Βροῦτος (ce dernier étant tout aussi éclairant pour le moderne Prut). Cf. V. Pârvan, *Considerațiuni asupra unor nume de râuri daco-scitice*, București, 1923, p. 10-11, L. Franga, *Pe marginea unor hidronime din Dacia II*, SCL 32/6, 1981, p. 621-635, et A. Vulpe, *Din nou despre geografia antică a Moldovei...* ; contra G. Schramm, *Nordpontische Ströme...*, p. 218.

<sup>85</sup> A. Vulpe, *Limita de vest...*, propose d'identifier ces Araros, Naparis, Ordessos avec les affluents de Siret, respectivement les cours de Moldova, Bistrița et Troțuș. Pour d'autres hypothèses moins vraisemblables à nos yeux, voir, avec bibliographie, A. Corcella, *Erodoto. Le Storie IV...*, p. 272, *ad loc.* Pour l'étymologie d'Araros et de Naparis, cf. G. Schramm, *Nordpontische Ströme...*, p. 45, 48, marquant, à juste titre, l'unité étymologique avec le nom slave du Dniepr. Pour des tentatives d'explications étymologiques, cf. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, p. 21 s.u. « Ἀραρος ». Il faut néanmoins reconnaître, quelle que soit la solution pour le Buzău hérodotéen, qu'un nom antique proche de la forme moderne est attesté pour la rivière : c'est le Μουσεός (corrigible en Μπουσεός) des *Acta Sanctorum, Vie de Sava le Goth*, qui attesterait le nom pour le 12 avril 372 ; voir V. Pârvan, *Considerațiuni...*, p. 12.

<sup>86</sup> Voir encore M. Fluss, *Maris 3*, RE XXVIII, 1930, col. 1807. D'un point de vue linguistique, cf. V. Georgiev, *Theiß, Temes, Maros, Szamos (Herkunft und Bildung)*, Beiträge zur Namenforschung 12, 1961, p. 87-95 (p. 92-93), et D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste...*, p. 288, s.u. (malgré sa confusion avec le *Marus* de Pline l'Ancien et de Tacite, qui est un affluent bien plus occidental du Danube).

<sup>87</sup> *Apud* W. Tomaschek, *Alutas*, RE I, 1894, col. 1707. L'édition Nisard de Jordanès offre néanmoins une autre leçon, sans hydronyme. *Contra*, D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 13, s.u. « Ἀλούτας, Alutus », et L. Franga, *Pe marginea unor hidronime... I...*, p. 488-491.

entre les modernes Tisa (l'antique *Pathissum* de Pline l'Ancien 4.81) et Timiș (Тамиш / Temesch)<sup>88</sup>. Or, pour ce qui concerne le seul Hérodote, si l'on confond les Carpates avec les Balkans et que l'on applatit la courbure formée par la jonction de cette chaîne au niveau des frontières modernes entre la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie, on peut comprendre comment des fleuves descendant réellement d'une montagne sur une direction nord-sud sont, chez Hérodote, renversés, pour se jeter dans l'Istros sur une direction sud-nord.

En effet, il ne faut pas l'oublier, les Carpates ne sont point connues à l'époque de l'Antiquité, en tout cas non pas comme nous les imaginons aujourd'hui instinctivement, à partir des cartes modernes. En d'autres termes, si nos Carpates Méridionales ont été présentées à Hérodote comme des « montagnes », puisqu'Hérodote, comme tous ceux qui l'ont suivi, à l'exception partielle de Ptolémée, ne connaissaient pas d'autre chaîne montagneuse orientée d'ouest à l'est entre la Thrace et la Scythie, à l'exception de l'Hémus, il est logique de supposer que, pour lui, les affluents de l'Istros venaient de cet Hémus. En conséquence, comme il savait que l'Istros longeait le versant septentrional de l'Hémus (autrement dit des Balkans actuels), les fleuves qui lui ont été présentés comme se déversant de cette chaîne septentrionale dans le grand fleuve ne pouvaient couler, en toute logique, que vers le vent Borée. Notre méconnaissance de l'Auras ne s'oppose pas à cette explication, car l'hydronyme thrace (?) signifierait soit « eau » soit « rapide », ce qui convenait également à tout cours d'eau d'une quelconque importance : il n'est pas exclu – mais nous n'avons, une fois de plus, aucune preuve pour le soutenir – qu'il corresponde au moderne Jiu, le fleuve Παβών, intercalé par Ptolémée entre ses Aloutas et Tibiskos (*Géographie* 3.8.2 Müller = Stückelberger-Graßhoff)<sup>89</sup>.

Si ces identifications sont justes, ce n'est, en réalité, qu'avec le groupe de rivières krobyzes que l'on passe sur l'autre rive du fleuve et que l'on énumère des rivières coulant véritablement du sud vers le nord. Hérodote mentionne l'Athrys, qui est, très probablement, le *Iatrus* de Jordanès (*Histoire des Goths* § 18 Nisard) et le *Ieterus* de Pline l'Ancien (3.149), le fleuve moderne Jantra (Янтра), en Bulgarie<sup>90</sup>. Il est bien plus difficile de comprendre à quoi pouvaient correspondre le Noès et l'Artanès : en effet, on connaît bien un autre Artanès thrace, de Bithynie, correspondant au moderne Şile à la sortie asiatique du Bosphore<sup>91</sup>. Comme nous n'avons pas d'autre attestation de l'Artanès danubien, nous ne savons pas si l'affluent istrien d'Hérodote doit être situé à l'est du Jantra<sup>92</sup>. Aussi, le Noès reste mystérieux alors que

<sup>88</sup> Voir, pour une tentative de reconstitution des itinéraires terrestres en Dacie, I. Bogdan-Cătănicu, *Geographie antique (Ptolémée, Tabula Peutingeriana, Ravennatus) et la stratégie impériale en Dacie*, dans Ph. Freeman, J. Bennett, Z.T. Fienna, B. Hoffmann (éd.), *Limes XVIII : Proceedings of the XVIIIth International Contres of Roman Frontier Studies Held in Amman, Jordan (September 2000)*, Oxford, 2002 (BAR Intter. 1084), vol. II, p. 719-736, et *Ptolemeu și provincia Dacia*, AMN 24-25, 1987-1988, p. 145-162. Il convient de faire attention à ne pas confondre, comme souvent dans la bibliographie hérodotéenne (cf. A. Corcella, *Erodoto. Le Storie IV...*, p. 273), les ptoléméens Τιβίσκον, bien identifié archéologiquement (cf. D. Benea, P. Bona, *Tibiscum*, Bucarest, 1994, et la bibliographie indiquée sur le site <http://www.tibiscum.uvt.ro/>, vu le 9 juillet 2008), et Τιβίσκα, située bien plus à l'est, dans la Dobrogea moderne (si ce toponyme était localisable quelque part et non pas, comme on le considère généralement, un doublet fautif ptoléméen, cf. V. Pârvan, *Getica...*, p. 262, et V. Iliescu, V.C. Popescu, Gh. Ștefan, *Fontes...*, p. 553 n. 68). Nous n'avons pas pu consulter la thèse inédite de A. Strang, *Ptolemy's Geography Reappraised*, University of Nottingham, 1994, qui traite la question (cf. А.И. Фалилеев, *Восточные Балканы на карте Птолемея. Критико-библиографические изыскания*, München, 2006, p. 69-70). Pour des tentatives étymologiques, voir D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste...*, p. 503, s.u., V. Georgiev, *Theiß, Temes, Maros, Szamos...*, p. 87-89 (bien que le linguiste bulgare ne suive pas la même identification du fleuve hérodotéen, mais propose une localisation sur le territoire moderne de la Bulgarie, où coulent le Caracar et le Rusenski Lom).

<sup>89</sup> Voir W. Tomaschek, *Auras*, RE II, 1896, col. 2425, qui propose également l'identification avec le moderne Ziul / Jiu, pour la succession Olt-Jiu-Timiș ; aussi D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste...*, p. 39, s.u., qui nous semble convaincant dans sa traduction par « eau », dans la mesure où il cite Hésychios, s.u. « ἐπαύρους· τοὺς χειμάρρους ποταμούς » et rappelle l'homonymie d'une nymphe des sources Aura.

<sup>90</sup> Voir N. Vulić, *Ieterus*, RE XVII, 1914, col. 960, T. Ivanov, *Schriftquellen und geographische Karten zur Geschichte von Iatrus*, Klio 47, 1966, p. 5-10, et A. Corcella, *Erodoto. Le Storie IV...*, p. 273.

<sup>91</sup> Voir les attestations chez G. Hirschfeld, *Artanes I*, RE III, 1895, col. 1305.

<sup>92</sup> Cf. W. Tomaschek, *Artanes 2*, RE III, 1895, col. 1305, proposant l'identification avec le moderne Lom.

Valérius Flaccus le mentionne à plusieurs reprises sous la forme *Nouae*, en association avec le *Hypanis*, le *Tyres* et les *Alazones*, dans sa géographie ahurissante d'inspiration hérodotéenne (*Argonautiques* 4.718-723, 6.99-101). Il était certainement influencé par la réputation des troupes romaines installées à *Nouae* sur le Danube<sup>93</sup>.

Plus à l'ouest, le Skios vient du pays des Péoniens et du Rhodope et, après avoir coupé la chaîne de l'Hémus, remonte vers le nord. Il correspond à l'Ὅσκιος de Thucydide (2.96.4), au latin *Oescus* et au fleuve bulgare moderne Iskār (Искър)<sup>94</sup>. Plus à l'ouest, chez les Triballes, vers le pays des Illyres, avant de conclure la liste des affluents par les mystérieux Alpīs et Karpīs (discutés plus haut), Hérodote mentionne le Broggos et l'un de ses affluents. On doit être dans le bassin de la Velika Morava serbe, pour lequel Strabon atteste la variation du nom « Μάργος (τινὲς δὲ Βάργον φασίν) » (7.5.12)<sup>95</sup>.

On arrive ainsi à la fin de la description hydrographique de l'Istros : en dépit des difficultés qu'ont les Modernes à identifier les différents bassins fluviaux, suite au silence des sources post-hérodotéennes et aux changements toponymiques intervenus depuis l'Antiquité, il faut admettre qu'il s'agit d'un catalogue tout à fait digne du « Père de l'histoire ». Hérodote offre une quantité d'informations jamais égalée avant la conquête romaine de la région<sup>96</sup>. Son texte reflète également un travail intellectuel à partir d'informations acquises empiriquement, sans doute auprès des gens qui fréquentaient la zone de l'embouchure du Danube et qui pouvaient avoir des connaissances sur le cours inférieur et moyen du fleuve et de ses principaux affluents. Pour les archéologues, toute cette zone appartient au réseau d'échanges du « phénomène Basarabi ». Dans l'organisation de ce matériel, Hérodote procède méthodiquement, afin de recréer, dans l'esprit de son public, la véritable carte mentale du bassin hydrographique istrien. En partant des confins scythes occidentaux, il avance vers l'ouest, vers les Agathyrse ; en ayant peut-être entendu dire que des affluents nommés Atlas, Auras et Tibisis descendaient des montagnes pour rejoindre le fleuve, il a assimilé ces montagnes à l'Hémus et a orienté ces rivières vers le Borée, pour rendre sa carte mentale plus compréhensible. Malheureusement, nous ne savons pas comment il se représentait lui-même l'Hémus par rapport au territoire des Agathyrse et des Krobyze. À la lecture de certains passages de l'abréviateur d'Étienne de Byzance (e.g. s.u. « Ἀγάθυρσοι »), nous pouvons cependant avoir la certitude que les Anciens et les Byzantins n'ont pas toujours bien compris Hérodote et qu'ils ont pu, à partir de l'ambiguïté de son texte, rendre encore plus confuse sa géographie thrace. Ainsi, l'abréviateur d'Étienne situe les Agathyrse du fleuve Maris dans l'Hémus, vraisemblablement parce qu'il supposait que, de même que leur fleuve, ils devaient être proches de l'Atlas, de l'Auras et du Tibisis. Remarquons cependant qu'en énumérant ces hydronymes, Hérodote ne les désigne pas comme « thraces » : ce sont seulement les trois fleuves des Krobyze, l'Athrys, le Noès et l'Artanès, qui coulent véritablement du sud vers le nord, qui appartiennent à la Thrace et qui avoisinent les fleuves des Péoniens, des Triballes et des Illyriens, jusqu'aux mystérieux Karpīs et Alpīs et à la source de Pyrène. Cette distinction tacite pourrait représenter une preuve supplémentaire pour le caractère artificiel de la carte mentale hérodotéenne, construite à partir de renseignements corrects, mais incomplets, et de principes scientifiques considérés alors comme justes.

<sup>93</sup> Cf. E. Oberhummer, *Noes*, RE XXXIII, 1936, col. 810.

<sup>94</sup> Voir les différentes formes chez D. Detschew, *Die antike Herkunft des bulgarischen Flussnamens Iskar*, dans *Studia antiqua Antonio Salač septuagenario oblata*, Praga, 1955, p. 118-121, et *Die thrakischen Sprachreste...*, p. 345-346, s.u. « Ὅσκιος, Σκίος, Oescus, Escus ». Pour le domaine latin, voir M. Pillon, *Hydronymie et toponymie dans les régions orientales de l'Illyricum, de la conquête romaine aux invasions slaves (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.-VIII<sup>e</sup> s. apr. J.-C.)*, DHA 28.1, 2002, p. 41-60.

<sup>95</sup> Voir les sources chez M. Fluss, *Margos 2*, RE XXVIII, 1930, col. 1711, et D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste...*, p. 90, s.u. Cf., avec bibliographie, A. Corcella, *Erodoto. Le Storie IV...*, p. 273-274, *ad loc.*

<sup>96</sup> À titre d'exemple pour la pauvreté des informations géographiques post-hérodotéennes dont nous disposons pour l'Istros, on peut penser aux représentations cartographiques, particulièrement modestes du point de vue des renseignements hydrographiques qu'elles contiennent : cf. Б. Бешевлиев, *Долен Дунав в античната картография*, *ArheologijaSofia* 27, 1985, 2, p. 1-9.

## Conclusion

Hérodote présente l'Istros comme frontière entre Thraces et Scythes (4.80, 99, 118), entre sédentaires et nomades, entre ce qui serait à la portée du Grand Roi et ce qui ne l'est pas (4.97sq.), entre ce qui est habitable et ce qui est désertique (5.9-10). Avant Hérodote, la tradition mythico-épique le considérait comme le grand fleuve traditionnel de l'extrême Nord-Ouest de l'œkoumène. Au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il devient un espace frontalier réel : il fixe le terme septentrional de l'action politique des Odryses, donc d'un dernier peuple thrace appartenant au monde égéen. Il apparaît également comme lisière de l'empire dans la propagande achéménide, dépassée seulement par la pénétration éphémère de Darius dans une Scythie nomade (cf. Hérodote 4.89sq.). Les *Histoires* prouvent qu'en plus de sa place dans la tradition ancienne et dans l'histoire récente, ce fleuve avait été intégré dans les nouveaux schémas, géométriques, du monde habité.

La forme de l'Istros chez Hérodote s'explique par le parallélisme avec le Nil : les calculs réalisés à partir de sommes de distances enregistrées dans des périple réels confirmaient et précisaient l'image traditionnelle d'un monde où le Nord ressemblait et s'opposait au Sud. Hérodote n'a pas retenu pour nous les détails de ces développements mathématiques. Mais il a utilisé leurs résultats – concernant l'alignement des embouchures sur un premier « méridien » Istros-Sinope-Tarse-Nil et la symétrie de leurs cours –, pour formuler des explications sur l'hydrographie des deux fleuves, sur les caractéristiques naturels des pays qui les bordaient et sur le caractère des peuples qui les habitaient. Dans son œuvre et dans toute la littérature antique, l'Istros demeure une limite de la Scythie. Le changement de statut subit par l'Araxe, en faveur du Tanaïs, entraînant l'exclusion du monde scythe des Massagètes, prouve toute l'importance qu'un tel statut a dans la structuration géographique et ethnographique d'une mappemonde mentale. L'Istros est aussi un des axes de la Scythie carrée : son propre cours permet à l'historien de mettre de l'ordre dans une ethnographie scythe foisonnante ; ses affluents multiples reflètent, précisément par les erreurs saisissables aujourd'hui dans leurs orientations, la manière hérodotéenne et, plus généralement grecque classique, de faire de la géographie et de l'histoire. La mobilité des personnes et des biens ainsi que les contacts directs et indirects qu'elle entraînait permettaient, sans nul doute, aux populations hellénophones de l'embouchure du fleuve d'avoir des connaissances sur les contrées situées en amont. Mais l'enquêteur se devait de fournir une image cohérente, de systématiser de manière critique ces informations et de combler les lacunes, par des déductions géographiques et historiques.

L'Istros d'Hérodote est donc, par sa position sur la carte mentale de l'œkoumène, par ses fonctions et par sa forme, une construction intellectuelle. Ces efforts de reconstruire un espace vraisemblable ont souvent valu aux Anciens les critiques acerbes des Modernes. Pourtant, ce sont précisément leurs erreurs qui nous permettent de refaire leurs parcours mentaux et d'apprécier Hérodote, qui sort mieux que tant d'autres des « recoins méconnus du jonc et du fleuve » (« *cotloanele necunoscute ale stuhului ș-ale fluviului* », pour reprendre la formule du romancier roumain Mihail Sadoveanu).